This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

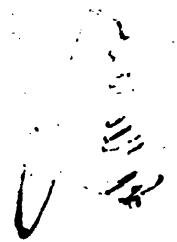
TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 167

OXFORD
1992

Françoise-Albine BENOIST

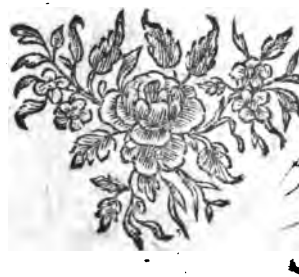


# FOLIE

*DE*

# LA PRUDENCE HUMAINE.

*Par Madame* BENOIST.

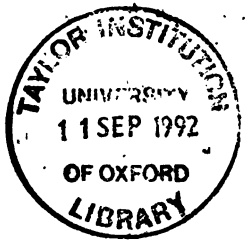


A AMSTERDAM.

*Et ſe trouve A PARIS,*

Chez la V. REGNARD & DEMONVILLE, Libraires, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXXI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

# PRÉFACE.

DÉMONTRER aux hommes combien leur prudence eſt vaine, lorſqu'elle naît des différentes paſſions qui les agitent ; les perſuader par des exemples d'abandonner au haſard ce qui eſt au-deſſus de leur pouvoir ; ce ſeroit leur épargner bien des maux : car un eſprit préoccupé par la crainte d'un malheur qu'il redoute, ou par le deſir d'un ſuccès dont il fait dépendre ſa félicité, eſt hors d'état de choiſir

le meilleur moyen de parvenir à ſon but. Si les paſſions nous font découvrir ce qu'on n'auroit jamais connu ſans leur ſecours, elles ont cela de funeſte qu'elles nous aveuglent auſſi ſur nos véritables intérêts. Ainſi, pour que la prudence fût une vertu avantageuſe, il faudroit qu'elle fût inſpirée par la ſeule ſageſſe : mais toujours quelque motif étranger dicte les précautions qu'on ne croit devoir qu'à la profondeur du jugement : c'eſt la raiſon de ſa paſſion que l'on conſulte, & non celle du ſang-froid. Voilà pourquoi on s'égare d'autant plus qu'on ſe

perſuade être dans la bonne voie. D'après cette vérité d'expérience, on peut conclure que la prudence eſt une vertu ſtérile, non pas en elle-même, mais dans tout homme paſſionné. Elle ne peut devenir utile que par les conſeils d'un ami ſage, éclairé & courageux : celui qui peut juger ſans partialité, eſt ſeul capable de bien voir. Or comme cette juſteſſe de diſcernement ne peut avoir lieu que dans la cauſe d'autrui, l'on doit ſe défier de ſes propres lumières, comme d'autant d'erreurs. L'individu aſſez malheureux pour être indifférent, qui ne craint ni ne deſire rien, n'a beſoin ni de pré-

voyance ni de conſeil; mais l'homme ſenſible, ſans ceſſe aux priſes avec les coups du ſort, & les divers intérêts de ſes ſemblables, s'abuſe, s'il croit ſe rendre maître des événemens par ſes ſoins & ſes ſollicitudes. Si le choc des paſſions traverſe quelquefois les projets auxquels on eſt le plus attaché, il en réſulte auſſi ſouvent des effets ſi heureux, que toute la ſagacité humaine n'auroit pu prévoir ni préparer. Les tourmens qu'on ſe donne pour éviter des maux qui ne ſont que dans l'ordre des poſſibles, ſont un vrai mal, & un mal plus long, plus douloureux

que celui qu'on redoute. Il eſt ſuperflu, ſouvent funeſte, de vouloir aller au-devant des vues de la Providence : ne pouvant changer ſes decrets, il eſt plus ſûr de s'y ſoumettre. La raiſon élève la voix, & dit aux hommes : ſoyez prudens ; mais cette même raiſon ſe tait dès que les paſſions parlent : d'ailleurs ce n'eſt pas elle qui inſpire la crainte de tel ou tel malheur, ni qui excite les vœux indiſcrets. Lorſque l'ame eſt violemment agitée par l'un de ces mouvemens, à coup ſûr c'eſt la paſſion qui le fait naître. Que d'exemples viendroient à l'appui du raiſonnement,

s'il étoit néceſſaire! Mais il ſuffit d'en montrer un pour qui ſait réfléchir.

# FOLIE
## DE
# LA PRUDENCE
## HUMAINE.

LE Marquis d'Ornay étoit à peine âgé de vingt-deux ans, lorſqu'il perdit ſa femme. Ses ſentimens pour elle, plus encore la tendreſſe qu'il conçut pour un fils qu'elle lui avoit laiſſé, l'avoient empêché de ſe remarier. Cet enfant chéri devenu l'objet de tous les ſoins, la ſource de

tous les plaiſirs de ſon père; avoit été élevé ſous ſes yeux; il lui avoit même tenu lieu de maître dans pluſieurs parties : auſſi regardoit-il les talens, les vertus, les qualités de ſon fils comme ſon propre ouvrage. Tout cela l'attachoit tellement à lui, que, ſemblable à ces amans délicats qui s'occupent bien plus du bonheur de l'objet aimé que du leur, le Marquis n'avoit de ſollicitude, d'ambition que pour la félicité du jeune Comte. Dès la plus tendre enfance de ce fils bien-aimé, il avoit médité ſur les moyens propres à lui faire éviter les dangers attachés aux fougues de la jeuneſſe. Ne le pas perdre de vue, étoit la baſe de ſon plan : cependant il ſentoit que cela ne pourroit parer à tous les in-

convéniens. Enchaîner les facultés par la contrainte, c'eſt ajouter à l'effervescence des paſſions; c'eſt ſouvent les faire naître. Ceux qu'on ſurveille ſans relâche n'aſpirent après un inſtant de liberté que pour en abuſer. Il n'y a que des eſprits faux, des caracteres indolens, ou des cœurs durs qui puiſſent confier l'inquiéte ardeur de la jeuneſſe au pouvoir des verroux, ou à la tyrannie d'un Argus qui ſonge bien plus à étouffer les mouvemens de la nature qu'à les diriger.

Le Marquis ne vouloit pas préciſément ſuivre cette route: elle ne lui paroiſſoit ſûre que pour un temps. Comme ſon deſir le plus vif étoit de ſe conduire avec ſon fils de maniére à le rendre heu-

reux dans toutes les circonſtances, il imagina un expédient, qui, dans ſon opinion, devoit remplir ſes vues à tous égards.

Il avoit jetté les yeux pour le Comte ſur une riche héritière, & d'une naiſſance illuſtre ; mais comme elle étoit beaucoup plus jeune que lui, & qu'il falloit laiſſer couler pluſieurs années avant de conclure un mariage où tendoient les vœux du Marquis, il crut garantir ſon fils de toute eſpèce d'égarement, en le mettant à portée de prendre du goût pour une femme vertueuſe.

Il s'étoit apperçu qu'il avoit un penchant extrême pour ce ſexe aimable. Cette découverte le tenoit dans de continuelles alarmes ; il n'oſoit le confier à ſa propre

raiſon ; craignant qu'un ſeul moment d'oubli ne l'expoſât aux périls qui accompagnent le déſordre.

Recevoir la mort ſous l'appareil d'un preſtige enchanteur ; être ſéduit par des cœurs corrompus ; s'y livrer ſans défiance ; perdre inſenſiblement l'amour de la vertu ; prendre un dégoût éternel pour les choſes honnêtes : tel étoit le tableau effrayant que ſe peignoit M. d'Ornay. Ces terribles craintes n'étoient pas les ſeules qui troubloient ſon repos. Après la perte des mœurs, le défaut de convenance dans le mariage eſt ſans-doute ce qu'il y a de plus déſeſpérant pour un père ambitieux. Le Marquis redoutoit ſurtout que la grande timidité de ſon fils & ſon penchant à l'amour ne

l'engageaſſent dans une paſſion clandeſtine. La facilité qu'un homme aimable, riche & de naiſſance, trouve à former des liaiſons avec des perſonnes au-deſſous de ſon état, le détermine auſſi ſouvent que le goût. Une fille vaine & coquette, une mère ambitieuſe & adroite, ſavent tendre des piéges auxquels un cœur ſans expérience échappe difficilement. L'attrait du plaiſir, celui de la liberté, ſi puiſſant ſur les caractères timides, les entraîne au mépris de l'autorité paternelle. Celui dont l'ame eſt contrainte au-delà des bornes ordinaires, ne connoît plus de frein au premier eſſor qu'il a oſé prendre.

Voilà ce que M. d'Ornay craignoit pour le jeune Comte. La voie de la violence lui paroiſſoit

odieuſe : il ſentoit qu'il aimoit trop ſon fils pour jamais l'employer avec lui, dans quelques écarts qu'il pût donner. Son cœur auroit été auſſi bleſſé que ſon amour-propre, de le voir engagé dans un attachement diſproportionné.

Jugeant d'après ſon état & ſes vues, il étoit fortement perſuadé que le Comte ne pouvoit être heureux dans l'union qu'il formeroit, qu'autant que tous les rapports que le monde exige ſe trouveroient réunis. Ainſi, animé par l'amour paternel, guidé par l'ambition, il penſoit n'être conduit que par la prudence, en tâchant de mettre à exécution le projet qu'il avoit formé pour la ſauvegarde du Comte.

Il ne pouvoit ſe diſſimuler com-

bien ce projet étoit extraordinaire, & ſa réuſſite difficile ; mais les ſollicitudes paternelles l'emportèrent ſur toute autre conſidération.

Il étoit lié d'une amitié très-tendre depuis pluſieurs années avec la veuve d'un Négociant. Comme elle étoit ſans fortune, & qu'il en avoit une conſidérable, il avoit goûté le rare bonheur de l'obliger ſans intérêt. Il lui avoit rendu d'importans ſervices par pure généroſité, ou plutôt par reſpect pour ſa vertu ; non qu'il n'eût tenté de la vaincre, & qu'il n'eût d'abord préféré de mettre le plus haut prix à ſes faveurs ; mais les ſentimens nobles de Valianne (c'eſt le nom de la veuve) l'avoient forcé de renoncer à ſes prétentions : elle avoit réſiſté à

ſes offres, à ſon amour même.

Convaincu qu'il ne pouvoit être ſon amant, il devint ſon ami, ſon bienfaiteur. Le penchant qu'il avoit eu pour elle avoit été aſſez fort pour lui inſpirer le deſir de l'épouſer ſécrettement; mais ſon extrême tendreſſe pour le Comte, ſes vues d'ambition pour ſon établiſſement, la conſidération de ſa naiſſance, ſa hauteur, tout cela l'avoit retenu.

Il vivoit donc avec Valianne comme avec une femme infortunée dont on adoucit le ſort en reſpectant ſes ſentimens. Cette liaiſon avoit de quoi captiver l'ame ſenſible & honnête de la veuve. La conduite généreuſe du Marquis la pénétroit d'une reconnoiſſance à laquelle elle ne mettoit d'autres

bornes que celles que l'honneur exigeoit. Elle avoit pour lui tous les ſentimens qu'un cœur vertueux peut ſe permettre : il n'étoit pas deſiré comme un amant, mais mieux aimé : il en étoit perſuadé.

Cette confiance jointe à une morale qu'il prétendoit *philoſophique*, le détermina à faire uſage du tendre attachement de Valianne. Il la trouvoit propre à remplir ſes vues; elle réuniſſoit la ſageſſe d'un homme ſenſé à tous les agrémens d'une femme aimable; elle avoit des graces, de la beauté, beaucoup d'eſprit, & un jugement ſupérieur à ſon ſexe. Malgré tous ces avantages, ſes années, & plus encore ſa grande honnêteté, raſſuroient le Marquis ſur les ſuites de

ſon entrepriſe. L'ambition, l'intérêt perſonnel, avoient levé ſes ſcrupules, ſans cependant l'affranchir d'une crainte qui l'arrêtoit chaque fois qu'il vouloit faire l'ouverture de ſes deſſeins.

Avec quelque légéreté que les perſonnes favoriſées du ſort gliſſent ſur les intérêts des infortunés, il eſt un juge ſecret, plus fort que le préjugé de la naiſſance, qui leur reproche leur injuſtice. Le Marquis ſentoit confuſément la ſienne ſans vouloir ſe l'avouer: en vain il tâchoit de s'en impoſer; ſon embarras, ſa contrainte avec Valianne, depuis qu'il avoit réſolu de la ſacrifier à ſon fils, l'avertiſſoient de l'irrégularité de ſon intention. Il en différoit l'aveu ſans y renoncer; il ne pouvoit ſe diſſimuler

que Valianne étoit en droit de s'offenſer de ſon projet.

Entraîné par le deſir du ſuccès, retenu par la crainte d'un refus, il étoit toujours dans une agitation inquiéte qui fut enfin remarquée de la veuve. Qu'avez-vous donc, Marquis, lui dit-elle, avec ce ton d'intérêt qui prouve le deſir qu'on a de ſoulager les peines qu'on ſoupçonne? Depuis quelque temps vous me femblez différent de vous-même. Je ſouhaite me tromper; mais vous me paroiſſez agité: vous ne me regardez plus avec cette ſérénité qui répandoit une douce joie dans mon ame. Auriez-vous quelque chagrin? — Non: ce ſont des inquiétudes, des craintes qui me tyranniſent, & me rendent auſſi à plaindre

que je le ſerois par le malheur que je redoute. — Quel peut être l'objet d'un tourment ſi vif? — Ah! Madame, vous me connoiſſez, & vous ne devinez pas l'unique cauſe de ma ſollicitude? Peut-il y en avoir d'autre que mon fils? Il fait le charme & le tourment de ma vie. — Vous me ſurprenez. Qui peut donner lieu à ce mêlange de ſentiment? Le jeune Comte eſt ſi raiſonnable; il eſt ſi ſoumis à tous vos vœux. Voit-on des hommes de ſon âge auſſi accomplis? Vous êtes le plus heureux des pères. — Ah! vous me raviſſez de vous voir cette opinion de mon fils. Vous daignerez donc vous intéreſſer au bonheur de cet enfant adoré? Oui, il l'eſt; & mon cœur ne reſpire que pour l'aimer. Hélas!

que je ſerois à plaindre, ſi ſa jeuneſſe l'entraînoit à des dangers qui me font frémir pour lui! — Devez-vous craindre des périls que ſon éducation & votre vigilance continuelle préviendront? — Je ne puis m'en flatter; il eſt trop ſenſible, trop impétueux, trop timide. Les caractères de cette trempe vont toujours aux extrêmes: ils ne connoiſſent que la licence, ou une retenue inſupportable pour un ſang bouillant comme celui du Comte. Avec la plus grande timidité auprès des femmes, je me ſuis apperçu qu'il ne les voit pas impunément; & vous êtes une de celles qui paroiſſent lui avoir fait l'impreſſion la plus vive. — Quelle rêverie! Y penſez-vous, Monſieur? Une femme de mon âge! — Je vous

jure que je le crois amoureux de vous, ou tout au moins prêt à le devenir. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je le ſouhaite ardemment; & pour peu que vous vouluſſiez l'encourager... — Je n'imaginois pas que d'un objet très-grave vous puſſiez en faire une plaiſanterie, & ſur-tout avec moi. — Je vous parle plus ſérieuſement que vous ne penſez. — Je me garderois bien de le croire; je me trouverois trop dégradée dans votre opinion. — On n'eut jamais plus d'eſtime & de reſpect que j'en ai pour vous. C'eſt parce que je connois la ſolidité de vos vertus, que je deſirerois que mon fils s'attachât à vous. — J'avoue, Monſieur, que je ne vous connois plus. Quel eſt votre but? — Eh quoi! vous ne le devi-

rai de vous en ſupplier. Je vous le demande au nom de l'amitié la plus ſincère. — C'eſt abuſer trop cruellement de celle que j'ai pour vous. Quoi ! vous ne rougiſſez pas de vouloir que, pour vous obliger, je m'expoſe au plus honteux ridicule pour une femme de mon âge ! Avez-vous oublié que j'ai trente-deux ans, & que votre fils n'en a que vingt ? — N'importe ; il vous adorera ; j'en réponds. — Quand cela ſeroit, ce que je ne me perſuaderai jamais, qu'en eſpérez-vous ? — Rien qui puiſſe bleſſer vos ſentimens d'honneur. Ecoutez. — Je ne dois plus vous entendre, Monſieur ; vos idées ſont trop bizarres ou trop offenſantes pour moi. — De grace, laiſſez-moi vous expliquer ma penſée.

Mon fils vous aimant feroit. . . . .
— Il ne m'aime, ni ne m'aimera jamais; cela ne ſe peut. — Pardonnez-moi, ma chere Valianne; je vais vous en donner une preuve inconteſtable. Je ne lui parle jamais de venir ici, qu'il ne rougiſſe: très-certainement c'eſt de plaiſir. Vous avez le talent de faire briller ſon eſprit, parce que vous lui avez inſpiré une honnête confiance. Cette aménité touchante qui vous gagne tous les cœurs, eſt peut-être, j'oſe vous l'avouer, ce qui a le plus charmé le ſien. Son émotion paſſe juſques ſur ſon viſage, lorſqu'on fait votre éloge: il y ajoute ſans doute par reconnoiſſance des doux momens dont votre converſation le fait jouir. Jugez combien vous l'intéreſſerez

davantage quand vous ſerez animée par le zèle de l'amitié, par le deſir du ſuccès. Se trouvant plus libre, plus ſpirituel auprès de vous, il y ſera ſans ceſſe attiré par la bonne opinion que vous lui inſpirerez de lui-même. Eh! croyez que c'eſt le premier des triomphes. Son amour-propre ſubjugué, je réponds du reſte. — Rien n'eſt plus téméraire que cette confiance. — Soyez perſuadée qu'un peu de bonté de votre part achevera de vaincre ſa timidité naturelle, ſans lui permettre de ſortir des bornes du reſpect. — A quoi ces merveilleux effets le conduiroient-ils? — A s'attacher de plus en plus à vous, à ne pouvoir ſe paſſer de votre préſence, à n'être jamais ſi content de lui qu'en ſortant

d'auprès de vous. Ainſi, en ſuppoſant, car ceci n'eſt qu'une hypothèſe, que vous ne fuſſiez pas abſolument néceſſaire à ſes ſens, vous le ſeriez à coup ſûr à ſon cœur. — Marquis, dites le mot; dites à ſon amour-propre. Le cœur du Comte ne peut rien avoir de commun avec vos ſubtiles diſtinctions. — Je vous demande pardon; ſi l'eſprit eſt ſouvent la dupe du cœur, le cœur l'eſt à ſon tour de l'amour-propre. — Monſieur, ſans vouloir affecter de la modeſtie, je ſens parfaitement que je n'ai pas plus de quoi éblouir votre fils à cet égard que ſur tout le reſte. Outre que je n'ai ni la jeuneſſe ni la beauté néceſſaires pour flatter la vanité du Comte, le rang que j'occupe dans la

ſociété n'eſt pas aſſez diſtingué pour.... — Eh ! vous le jugez toujours d'après le caractère général. Songez donc combien ſa timidité extrême rend le ſien particulier. Dans mon plan, il ne s'agit que de ſa ſatisfaction perſonnelle, d'une ſatisfaction de l'ame ; ſatisfaction indépendante des circonſtances. S'il peut ſe perſuader, & cela dépend de vous, que vous êtes la perſonne qui penſez le mieux de lui, je le tiens pour ſéduit ; tout ce qu'il vous dira ſera autant de confidences dans ſon opinion : il vous regardera comme la dépoſitaire de ſes ſecrets, ſans en avoir ; parce que vous ſerez la ſeule avec qui ſon ame s'ouvrira. Que de plaiſirs vifs & innocens j'entrevois pour lui dans un ſi doux commer-

ce! — Quand cette belle chimère ſe réaliſeroit, je ne vois pas encore de quoi vous tranquilliſer. Les douceurs de l'amitié ne ſuppléent pas aux tranſports de l'amour. — Je prétends, je ſuis ſûr que mon fils éprouvera l'un & l'autre pour vous. Vos charmes, votre indulgence, les reſſources infinies qu'il trouve dans votre ſociété, la confiance que vous lui inſpirerez de ſon propre mérite, toutes ces choſes vous l'attacheront ſans réſerve. Soyez perſuadée que celui qui a l'art de nous faire le plus aimer de nous-mêmes, eſt celui que nous aimons le plus auſſi. Dans cette poſition, mon fils ſentira la néceſſité de vous plaire à ſon tour. Son imagination ſans ceſſe occupée des moyens d'y parvenir, laiſſe-

ra ſes ſens dans ce calme heureux que je deſire pour lui, & que je ne puis eſpérer que dans le cas où je le ſuppoſe, & où il ne tient qu'à vous de l'amener. — M'en préſerve le Ciel ! Eh ! que voudriez-vous que je fiſſe de ſon amour à mon âge, dans ma poſition ? — Ce que vous avez fait du mien. — Qui me garantira que j'aurai le même empire ſur lui & ſur moi ? — Votre ſageſſe, Madame ; elle m'eſt trop connue ; elle me répond de tout. — Non, Marquis, c'eſt la préſomption qui vous raſſure. Parce que je vous ai réſiſté, l'amour-propre vous dit que je dois être invulnérable ; mais moi qui ſais combien la défiance de ſoi eſt néceſſaire à mon ſexe, je ne veux pas m'expoſer légétement,

— Cruelle amie ! vous voulez me déſeſpérer. — Vous êtes trop injuſte, Marquis ; je vous le pardonne ; vous me ſaurez gré un jour. — Ne croyez pas que je renonce à l'eſpoir de vous vaincre. — Et vous, ne vous flattez pas que je vous céde. Non, jamais ; vous ſeriez trop barbare d'exiger que je vous fiſſe le ſacrifice de ma raiſon.... & peut-être celui de mon honneur. — Comment ? — Eh ! pouvez-vous le demander ? Ah ! ſans doute votre triſte prévoyance vous ferme les yeux ſur les ſuites funeſtes que peut avoir votre inſenſé projet. Oui, que deviendriez-vous, ſi, par une fatalité qui n'eſt pas ſans exemple, votre fils, malgré toutes les diſproportions qui nous ſéparent, venoit à prendre une paſ-

ſion invincible ? que deviendroit votre prudence ? quel parti prendriez-vous ? — Mais... l'éloignement... D'ailleurs vous préviendrez ces effets, en l'entretenant ſouvent de la beauté, des graces & de la grande fortune de celle à qui je le deſtine : vous la lui ferez aimer par vos éloges. Il ſeroit tout glorieux d'unir ſon ſort à une perſonne digne de votre ſuffrage. — Fort bien, Monſieur ; toute bizarre qu'eſt votre idée, elle eſt dans le cas du poſſible. Mais, en me prêtant, ou plutôt en m'immolant à vos ſouhaits, s'il arrivoit que mon cœur, ſéduit à mon inſu, ne pût plus ſe détacher qu'avec douleur, quelle ſeroit ma honte, ma confuſion ! — Pourquoi ces vaines alarmes ? Rien de ce que

vous redoutez n'arrivera. Vous avez pour vous l'expérience d'une conduite qui a été juſqu'à ce jour un modèle de raiſon ; & moi je dois frémir à chaque inſtant pour mon fils. Son âge, l'ardeur de ſon ſang, me font craindre des dangers à chaque pas qu'il fait. Chère Valianne, vous pouvez rendre le calme à mon cœur alarmé. Il dépend de vous d'aſſurer le repos de mes jours, & vous auriez la cruauté de me refuſer ? Ah ! j'embraſſe vos genoux ; j'implore votre pitié pour un père idolâtre & malheureux ; c'eſt le ſalut de ſon fils qu'il vous demande avec plus d'ardeur... Hélas ! vous ſavez ſi jamais j'oſai vous preſſer avec cette véhémence de combler mes vœux. Mais il ne s'agiſſoit que de ma félicité ;

maintenant il s'agit du bonheur de mon fils: accordez-le-moi. O la ſincère amie de mon cœur! de quel prix pourrois-je récompenſer?... Chère & ſenſible Valianne, laiſſez-vous fléchir. — Homme trop abſolu, tendre & redoutable ami, ſi vous pouviez lire dans mon cœur! hélas! — Quoi! achevez; en dois-je rougir? — Ah! ſans doute vous verriez qu'il m'eſt auſſi impoſſible de réſiſter que de vous céder. — Ah Dieu! ne différez plus, reſpectable amie; donnez un conſentement qui va me combler de joie. — Faut-il qu'après avoir réſiſté à votre amour, au mien, l'amitié l'emporte? La reconnoiſſance ſera donc mon excuſe. Soyez ſatisfait; je me rends à vos vœux. Puiſſions-nous n'avoir

jamais lieu de nous en repentir !

Le Marquis étoit ſi content d'avoir enfin vaincu les ſcrupules de Valianne, que les tranſports de ſa joie alloient juſqu'au délire du raviſſement. Son ame exaltée par la gloire du ſuccès, donnoit une telle énergie aux expreſſions de ſa gratitude, que Valianne goûta dans ce premier inſtant le plaiſir le plus pur dont puiſſe jouir un cœur ſenſible. Elle rendoit heureux un homme qui lui étoit cher ; & elle n'avoit rien à ſe reprocher : au moins le penſa-t-elle tant qu'elle fut éblouie par le ſophiſtique raiſonnement du Marquis ; mais rendue à elle-même par la ſolitude & la réflexion, elle fut effrayée de l'engagement qu'elle avoit pris. Elle y mettoit une bonne foi rare,

Elle étoit embarraſſée de ſavoir comment elle ſe conduiroit pour faire naître les ſentimens, & produire tous les effets que M. d'Ornay eſpéroit de ſes ſoins; tâcher d'inſpirer de l'amour, & cependant arrêter ſes progrès de manière qu'il pût ſubſiſter avec le ſimple aliment d'une amitié tendre. Encore avec qui courir le haſard d'une tentative ſi dangereuſe? avec un enfant; car Valianne comparant ſon âge avec celui du Comte, le regardoit comme tel. Mais on lui avoit dit que cet enfant la voyoit avec intérêt, que ſon front ſe coloroit d'une vive rougeur à ſon ſeul nom; qu'il parloit de ſon mérite avec enthouſiaſme.

Quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans ce rapport, le Marquis

avoit cru néceſſaire de le préſenter comme réel. L'expérience l'avoit convaincu qu'une femme n'apprend jamais avec indifférence qu'un homme, quel qu'il ſoit, a été touché de ſes charmes ; & que ſi ce n'eſt pas un moyen ſûr de la rendre ſenſible, c'en eſt toujours un de l'intéreſſer.

Il ne s'étoit pas trompé dans ſon calcul à cet égard. Valianne ſourioit avec ſatisfaction, en ſongeant à l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur le Comte. Enſuite en y réfléchiſſant davantage, elle ſe perſuadoit qu'elle n'en faiſoit que rire. Elle s'efforçoit de ſe moquer d'elle-même, & des idées du jeune homme. Elle ſe propoſoit de le regarder avec cet air détaché qui prouve ſi bien à un homme qu'on ne

ſoupçonne pas ſes ſentimens, & qu'on eſt tout-à-fait éloigné d'y prétendre.

Malgré tous ſes projets, la premiere fois qu'elle le vit, elle parut déconcertée; ce fut elle qui rougit. Son embarras fit diſparoître la timidité du Comte. Il ignoroit les deſſeins qu'on avoit ſur lui; ſon eſprit étoit libre; il dit des choſes ſi heureuſes & ſi ſpirituelles ce jour-là, qu'il en étoit ſurpris lui-même: il s'applaudiſſoit intérieurement.

En quittant Valianne, il ſe promit de cultiver ſon amitié, & de la voir plus ſouvent qu'il n'avoit fait: ſon père lui en fourniſſoit, ſous divers prétextes, de fréquentes occaſions: il y paſſoit preſque tous les jours deux ou trois heures;

il trouvoit de plus en plus l'habitude douce, & Valianne ne la trouvoit pas déſagréable.

Dès la ſeconde entrevue elle avoit repris ſa ſécurité & ſon aſſurance ; néanmoins elle étoit toujours flottante entre la crainte de faire trop d'avances, & le deſir de réuſſir au gré des vœux du Marquis. Incapable de manége & de coquetterie, elle réſolut de ſuivre ſon caractère, & de ne conſulter que ſes propres diſpoſitions. Ainſi, ſans faire d'agaceries, elle avoit de ces prévenances, de ces attentions qui attirent, attachent & engagent ſans rien promettre. Le Comte en étoit pénétré, même ſéduit, & en peu de temps l'artifice du Marquis devint une prédiction. Son fils conçut un amour

beaucoup plus violent qu'il n'avoit voulu le faire croire à la veuve.

Le Comte peu à peu parut insensible à tous les plaisirs de son âge ; la solitude, la lecture & la conversation de Valianne étoient les seules choses qui eussent de l'attrait pour lui. Dans la naissance de sa passion, il se plaisoit autant seul qu'auprès de celle qui en étoit l'objet : il goûtoit une douceur infinie à s'occuper de ses vertus & de ses belles qualités : il songeoit peu aux agrémens de sa personne ; mais son égalité d'humeur, la supériorité de son jugement, la bonté de son cœur, la justesse de son esprit, la raison, enfin tout ce qui auroit écarté un autre homme de son âge, étoit le sujet de son admiration.

Sa première ambition fut d'ob-

tenir une eſtime ſemblable à celle qu'on lui avoit inſpirée. Valianne ayant attention de ne lui dire que de ces vérités qui ſatisfont ſans enorgueillir, il ſe croyoit bien éloigné de mériter ce qu'il ſouhaitoit. Cette défiance l'attachoit d'autant plus au ſuccès de ſes vœux, & leur accompliſſement lui paroiſſoit le comble du bonheur. Mais les charmes de la veuve, les fréquens tête-à-tête qu'il avoit avec elle, firent naître d'autres deſirs. Il les cacha d'abord avec autant de ſoin qu'un autre en auroit pris pour les faire connoître. Il craignoit de déplaire, & ſur-tout d'être dédaigné. Il aimoit éperduement, ſans oſer le dire ; ou ſi la violence de ſa flamme lui faiſoit échapper quelques mots, il ſe hâtoit de leur

donner une interprétation contraire à leur vrai sens.

Valianne, loin de vaincre sa timidité à cet égard, contribuoit à l'augmenter par des regards imposans, par un maintien glaçant, ou par des discours graves. Quoiqu'elle ne pût se déguiser l'impression qu'elle faisoit sur lui, elle agissoit comme si elle l'eût ignorée. S'il hasardoit le moindre mot de tendresse, alors elle détournoit la conversation sur d'autres objets; elle l'amenoit insensiblement à parler de la jeune personne que son père lui destinoit; elle vantoit ses graces naissantes, sa grande fortune; elle exagéroit son mérite. Le Comte ne répondoit que par des soupirs, & restoit convaincu qu'il falloit étouffer son amour, &

mourir plutôt que del'avouer. Il avoit une ſi haute opinion de la raiſon de Valianne, & une telle idée de ſa ſupériorité ſur lui, qu'il étoit intimement perſuadé que ſa tendreſſe ſeroit tournée en déri-ſion, s'il la faiſoit connoître.

Malheureux par le cœur, mor-tifié par ſa prévention, il vouloit fuir; mais un charme invincible le ramenoit en dépit de ſon amour-propre humilié. D'ailleurs M. d'Ornay qui voyoit avec raviſſe-ment les progrès de ſes deſſeins, ne lui auroit pas permis de ceſſer de voir ſon ancienne amie. Le Com-te crut ſatisfaire à ce que la cir-conſtance exigeoit, & ſe délivrer du tourment de ſa ſituation, en demandant à voyager: mais à peine eut-il paſſé dans l'appartement de

ſon père pour ſolliciter la permiſſion qu'il croyoit deſirer, que tout ſon ſang ſe bouleverſa ; un tremblement convulſif le mit hors d'état d'articuler un ſeul mot. Le Marquis alarmé du trouble qui étoit répandu ſur ſes traits, lui en demanda la cauſe, en l'embraſſant avec émotion. Ce témoignage de tendreſſe faillit à déterminer le Comte à révéler le ſecret de ſon cœur, mais non pas à parler de s'abſenter ; car dès cet inſtant il ſentit qu'il lui ſeroit affreux, & même impoſſible de s'éloigner de Valianne.

Des viſites qui ſurvinrent, le tirèrent du pénible embarras où il s'étoit mis. Il feignit une indiſpoſition pour détourner la curioſité de ſon père, bénissant mille & mille fois l'heureux haſard qui l'avoit

délivré. Il vola avec un nouvel empreſſement chez Valianne : elle lui parut cent fois plus belle, plus ſéduiſante ; il ſentit qu'elle lui étoit plus chère que jamais ; il lui ſembla qu'il la retrouvoit par un miracle, puiſqu'il avoit couru riſque de la perdre. Son bonheur étoit ſi grand, que le tranſport de ſa joie, vainqueur de ſa timidité, l'enhardit à manifeſter ſa tendreſſe ; & ſans rien dire de poſitif, il s'exprima de façon à devoir être entendu, pour qui auroit eu des diſpoſitions à l'écouter. Mais Valianne plus inquiéte, plus délicate ſur ſa propre opinion que ſur celle du Comte, parla indirectement avec une ſévérité mêlée d'un ſourire ſardonique. Elle ne ſe figuroit pas qu'un homme de cet âge fût capable d'un

amour ſincère, ou plutôt elle s'attachoit avec ſoin à douter du pouvoir de ſes attraits. La crainte de ſe livrer à une préſomption ridicule, la tenoit perpétuellement en garde contre elle-même. Une conduite ſi raiſonnable auroit rebuté un eſprit vain, ou tout au moins fait évanouir une paſſion commune : mais celle du Comte étoit de nature à s'accroître par des obſtacles de cette eſpèce ; la maturité de ſon eſprit ſuppléoit à l'expérience.

Habitué de bonne heure à réfléchir, l'amour le rendit encore plus méditatif. A force d'y rêver, il entrevit une partie des motifs qui devoient naturellement retenir Valianne. Ainſi ou il la ſuppoſoit trop ſenſée pour répondre à ſa

tendreſſe ;

tendreſſe, ou ſa timidité lui faiſoit craindre de n'avoir pas aſſez de mérite pour ſervir d'excuſe aux bontés de Valianne. Le premier effet du véritable amour, c'eſt de rendre modeſte. Ce ſentiment dans un cœur bien né fait éclore telles vertus qui n'auroient peut-être jamais exiſté ſans la chaleur de ſon feu épuré par la réflexion.

Le Comte, loin de s'enorgueillir de ce qu'il avoit d'eſprit, de graces & de talens, ne ſongeoit qu'à ce qui lui manquoit. Sa plus vive ambition eût été de réunir toutes les vertus, afin qu'elles euſſent compté pour ſes années. Sa jeuneſſe ſur-tout lui ſembloit le plus grand obſtacle. Bien différent de ce bel eſprit, qui à quatre-vingts ans ſubſtituoit la galanterie

au ſentiment, formoit aux pieds d'une jolie femme le vœu d'avoir vingt ans de moins, le Comte en déſiroit dix de plus. Cette même penſée s'étoit déja offerte à Valianne; mais à l'examen elle avoit fui comme l'ombre.

Une confuſion intime diſſipe bientôt les plus douces illuſions du cœur, quand la raiſon les condamne. La honte intérieure eſt le meilleur cenſeur & le juge le plus inexorable de nos foibleſſes.

Il avoit ſuffi à Valianne d'avoir rougi de ſon ſouhait pour ne plus oſer le former. En garde contre elle-même, ſurveillant avec ſévérité les tendres mouvemens qu'elle avoit fait naître, attentive à éluder toutes les occaſions favorables à un penchant dont elle commen-

çoit à redouter les ſuites pour ſon propre compte, elle mettoit une réſerve dans ſa conduite, qui, ſans rien diminuer du pouvoir de ſes charmes, la faiſoit juger abſolument indifférente à celui qui avoit intérêt de la rendre ſenſible. La paſſion du Comte s'enflammoit par ce qui auroit éteint celle d'un Amant ordinaire.

Cependant déſeſpéré d'un amour qu'il ne croyoit point partagé, & qui par là faiſoit le continuel ſupplice de ſon cœur, il auroit été poſſible que le temps & des rigueurs ſoutenues euſſent effacé une impreſſion qui le rendoit ſi malheureux. Mais autant Valianne s'obſervoit ſur ce qui auroit pu flatter ou entretenir les deſirs de ſon cœur, autant elle étoit ſoi-

gneuſe de ménager ſon amour-propre. Egards, diſtinctions, marques d'eſtime, encouragemens, éloges, bontés, careſſes, attentions; enfin elle lui prodiguoit tout ce qu'une mère ſenſible & raiſonnable témoigneroit à un fils véritablement aimé.

Néanmoins ces faveurs étoient accordées & diſtribuées avec une prudence ſi éclairée, qu'elles portoient toutes l'empreinte d'une ſimple amitié; aucune n'avoit le caractère de l'amour. Valianne contente de la pureté de ſes intentions, fière de ſes propres forces, s'applaudiſſant de ne donner nulle priſe à l'eſpoir du Comte, elle ſe croyoit d'autant plus autoriſée à le dédommager par ces bontés, qui, pour être mitigées, n'en ſont que

plus précieuſes, elle les multiplioit chaque jour ſous mille formes nouvelles, ſans ſonger que ce n'étoit qu'éluder par un moyen factice un ſentiment que la bonne foi & l'indifférence pouvoient ſeules détruire. Mais la femme la plus régulière ne ſe croit pas obligée à plus de ſévérité. Impoſer ſilence à l'amour de ſon amant, lui paroît le plus grand effort, comme ſi en le forçant à ſe taire, c'étoit l'anéantir. Il eſt en effet cruel de détruire ſon propre ouvrage. Sans doute que Valianne, toute ſage qu'elle étoit, auroit craint ce ſuccès, puiſque malgré ſa prudence elle ne prenoit pas la ſeule voie qui auroit pu le lui aſſurer.

La flamme du Comte, pour être renfermée, n'en faiſoit que plus

de progrès. Timide, sans confiance, sans espoir fondé, il éprouvoit tous les tourmens d'une passion malheureuse. Cependant la sienne étoit favorisée par son père, & tolérée par celle qui en étoit l'objet. Depuis qu'il l'avoit vue, son unique sollicitude étoit d'acquérir chaque jour de nouveaux talens & des vertus pour s'autoriser à un aveu d'où dépendoit selon lui le bonheur de sa vie.

Trop malheureux pour porter ses desirs au-delà d'un simple épanchement de cœur, il étoit dans la position où le Marquis d'Ornay l'avoit tant souhaité. Le trouble de son ame laissoit ses sens dans un profond silence. Il n'aspiroit qu'à pouvoir dire j'aime; mais il ne l'osoit. En vain il cherchoit à en faire naître les occasions; un tremble-

ment univerſel le ſaiſiſſoit ; la gravité de Valianne les lui faiſoit manquer, & le livroit perpétuellement au regret de n'en avoir pas ſu profiter.

La continuelle émotion de ſon cœur paſſoit dans tous ſes traits. Valianne qui le voyoit ſe conſumer, commençoit à le plaindre, & devenoit plus réſervée, quoiqu'elle crût ne donner des ſoupirs qu'à la pitié. Elle ne lui prodiguoit plus les noms tendres & careſſans qu'elle s'étoit accoutumée à lui donner dans ſa première jeuneſſe. Cette conduite auroit achevé de le déſeſpérer, ſi un de ces événemens aſſez fréquens dans les grandes Villes ne fût ſurvenu pour faire quelque diverſion à l'état de ſon cœur.

Un jour qu'ils étoient enſemble,

un bruit tumultueux les attira à la fenêtre: ils virent le peuple en foule ſuivre un homme mal vêtu, que des Huiſſiers emmenoient. La femme de ce malheureux pouſſoit des cris de déſeſpoir; elle portoit ſur ſon ſein un enfant au maillot; elle en tenoit un autre par la main; un jeune garçon de douze ans environ, ſon fils aîné, embraſſoit les genoux des Records. Tout le peuple touché de ce ſpectacle, imploroit pour cette famille indigente; mais en vain. Les implacables Huiſſiers contens de tenir leur proie, l'entraînoient avec violence, malgré les larmes de la mère, des enfans, & les prières de tous les ſpectateurs.

Valianne, témoin de cette inhumanité, fit une exclamation

douloureuſe, en s'écriant : Ciel ! pourquoi M. d'Ornay n'eſt-il pas ici ? peut-être quelques louis ſauveroient cette triſte famille. A peine eut-elle prononcé ces mots, que le Comte, ſans délibérer, ſortit, & courut avec toute l'ardeur qu'inſpire le deſir de faire une belle action dont on ſe promet une flatteuſe récompenſe. Il vola au ſecours du malheureux inconnu : il eut beaucoup de peine à pénétrer juſqu'à lui. Cependant ſa bonne mine, la richeſſe de ſes vêtemens en imposèrent aux Sergens : il s'offrit pour caution. Les Huiſſiers dirent qu'il falloit payer ſur le champ, ſans quoi ils étoient forcés de conduire le débiteur en priſon. Le Comte rougit d'indignation : il étoit un peu confus, ne ſe

trouvant que peu d'argent dans ſa bourſe. Un cœur vraiment ſenſible à la pitié eſt fertile en reſſources. L'embarras du Comte fit encore mieux éclater ſa généroſité : il remit ſa montre qui étoit enrichie de diamans avec une bague de prix, en attendant qu'il pût envoyer chez lui prendre l'argent néceſſaire. Il s'agiſſoit de cent piſtoles. Ce trait de bienfaiſance pénétra d'admiration tous les aſſiſtans ; il n'y en eut pas un qui n'y fût ſenſible, comme ſi le ſervice lui eût été perſonnel.

Dans ce premier inſtant d'une douce ſurpriſe ils ne voyoient que l'acte généreux, ſans ſonger qu'ils n'en étoient pas l'objet. La réflexion ſépare les intérêts ; mais le ſentiment les confond : il n'admet point ces inhumaines diſtinc-

tions qui rendent indifférent à tout ce qui n'eſt pas pour ſoi. On eût dit que tous les cœurs devoient un tribut de reconnoiſſance au Comte: on le combloit d'éloges & de bénédictions. Cet hommage univerſel pouvoit être l'effet de la flatteuſe illuſion que les malheureux ſe font de trouver le même ſecours dans les mêmes calamités. Quel qu'en fût le motif, le Comte n'en goûtoit pas moins la ſatisfaction la plus pure, en contemplant la famille malheureuſe qu'il venoit d'obliger. Leurs pleurs s'étoient changés en larmes de joie : ils étoient ſi pénétrés, qu'ils ne ſavoient comment exprimer leur gratitude, ou plutôt ils ne le pouvoient. Le mari & la femme n'articuloient que des accens con-

fus ; précipités & ſuſpendus, ſeul idiome du ſentiment dont leur cœur étoit rempli. Le fils aîné, de qui la ſenſibilité annonçoit les mœurs honnêtes de ſes parens, baiſoit les traces des pas du Comte, en le remerciant. Oh ! Monſieur, vous êtes le Sauveur de mon bon père, & de ma pauvre mère qui ſeroit morte de chagrin. Je vous aimerai toute ma vie, & je prierai Dieu qu'il vous rende tout le bien que vous nous faites.

Une eſpèce d'harengère qui l'écoutoit, entraînée par les vifs témoignages d'une ſi naïve reconnoiſſance, applaudit à ſon bon cœur en l'embraſſant; puis ſe tournant du côté du Comte avec les tranſports d'une ſenſibilité d'autant plus éloquente qu'elle l'expri-

moit en termes non uſités dans ces ſituations, elle le tenoit d'une main, & de l'autre elle déſignoit & faiſoit obſerver ſa beauté & tous les traits qui caractériſoient ſon ame généreuſe : elle accompagnoit la véhémence de ſes geſtes d'un ſtyle ſi énergique, que le Comte embarraſſé au dernier point, rougit des apoſtrophes de cette femme.

Fâché ſur-tout d'être en ſpectacle, il pria qu'on le conduisît à la demeure du débiteur. Chemin faiſant, il apperçut ſon valet de chambre, à qui il ordonna de lui apporter tout l'argent qu'il trouveroit dans ſon ſecrétaire. Son valet ſe fit attendre long-temps. Pour calmer ſon impatience, il s'informa de l'état & de la ſituation de la triſte famille. Il

apprit que la femme étoit Couturiere en linge, & le mari Charpentier. Il avoit été une partie de l'année ſans travail, ce qui l'avoit mis hors d'état de ſatisfaire aux engagemens qu'il avoit pris.

Le jeune Comte écoutoit les détails de leur malheur avec un vif intérêt: il ſentoit ſon ame s'agrandir, s'élever, en ſongeant qu'il alloit rendre le repos, le bonheur à pluſieurs perſonnes. Sa généroſité s'enflammoit au récit des peines auxquelles il alloit mettre fin. Au milieu de ſon enthouſiaſme, il vit arriver ſon valet: il remarqua qu'il avoit de l'émotion en lui remettant ſon argent. Cependant il le renvoya ſans lui en demander la cauſe. Impatient de conſommer un acte dont le but lui faiſoit éprouver d'avance le ſentiment le plus

doux, il ſe hâta d'acquitter la dette & les frais de la procédure.

Il lui reſtoit vingt-cinq louis qu'il donna à la femme du Charpentier, ne ſe bornant pas à un bienfait public dont ſon amour-propre l'avoit en quelque ſorte payé. Mais ô déſintéreſſement ! ô humanité qui ſurpaſſoit peut-être celle du bienfaiteur ! le mari & la femme pénétrés, immobiles d'étonnement de ce nouveau don, le refuſerent, en diſant que ne devant plus rien, & ayant du travail depuis quelques jours, ils ſeroient en état de ſubvenir au beſoin de leur famille.

Le Comte perſuadé qu'ils ne refuſoient que par une délicateſſe bien eſtimable dans leur état, les preſſa par les plus vives inſtances. Non, Monſieur, lui dit la femme avec

un cœur vraiment touché, nous ſommes accablés de vos bontés ; mais nous ne devons pas recevoir un ſecours dont nous pouvons nous paſſer, & qui ſauveroit la vie à de pauvres gens bien plus malheureux que nous. Où ſont-ils, s'écria le Comte, avec cette ardente curioſité qui préſage tous les bons effets qu'on en peut deſirer ? Monſieur, dit la femme, ils ſont au ſixiéme étage de cette maiſon. J'y ſuis montée ce matin ; la mère qui nourrit comme moi, s'eſt trouvée mal de beſoin : il y avoit vingt-quatre heures qu'elle n'avoit mangé, pour laiſſer le peu qu'elle avoit à ſes pauvres enfans. J'ai partagé avec elle le pain que je me ſuis trouvé ; je lui ai donné, ſans reproches, la ſeule goutte de bouillon qui me reſtoit.

Conduiſez-moi, je vous prie, dit le Comte, chez elle. Oh! Monſieur, votre bon cœur aura bien à ſouffrir. Si vous voyiez leur misère ! ils n'ont pour tout meuble qu'un peu de paille ſur quoi ils couchent ; le mari eſt malade.... Allons donc les ſecourir, interrompit le Comte.

Le tableau de la plus affreuſe indigence frappa ſes regards, émut ſon ame au point de lui arracher des larmes. Trois enfans en bas âge, ſans vêtement, pâles, décharnés & livides par le défaut de ſubſiſtance. Leur père mourant, conſumé par le chagrin & par les douleurs d'une maladie aiguë, couché ſur le plancher, ſans couverture, n'ayant qu'un peu de paille pour intercepter l'humidité du carreau ; les débris d'un pot de grais accumulés &

couverts de lambeaux, lui tenoient lieu d'oreiller pour ſoulever ſa tête ; ſa femme abattue, tremblante de froid, n'ayant de forces que celles de l'amour maternel, pour ſoutenir ſur ſes bras un enfant débile que ſon ſein ne pouvoit plus nourrir ; nuls veſtiges de meubles ; des murs dépouillés & noircis par la fumée ; un jour borné, échappé du faîte du donjon, éclairoit à peine cette triſte demeure.

Conſolez-vous, mes pauvres voiſins, dit en entrant la femme du Charpentier ; voilà un Seigneur qui vient de faire notre fortune : il a ſauvé mon mari de la priſon ; il vous apporte de quoi vivre une année avec vos enfans. Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous, interrompit le Comte, qui faites ce don ; ils vous en ont toute l'obligation. Puiſ-

que vous vous en privez pour les ſoulager, il eſt juſte qu'à mon tour je faſſe quelque choſe pour eux. Il promit que dans peu il leur procureroit un emploi.

Il ſe déroba au tranſport de leur reconnoiſſance. Quelque doux que fût pour lui le ſpectacle de leur joie, un ſentiment impérieux l'entraînoit vers l'objet à qui il devoit toutes les délicieuſes ſenſations dont ſon cœur étoit affecté.

En ſortant de cette maiſon où il venoit de faire tant d'heureux, il vit ſon père. Croyant n'en pas être apperçu, il court chez Valiane. Il dévoroit pour ainſi dire le chemin qui mettoit obſtacle à l'empreſſement qu'il avoit de lui faire partager la ſatisfaction dont ſon ame étoit comblée. Muet, pouvant à peine reſpirer de plaiſir, il

tomba à ſes pieds. En l'abordant, elle lui préſenta la main avec le ſourire de la joie la plus douce : il l'appuya ſur ſes lèvres palpitantes d'émotion : il laiſſoit échapper mille ſoupirs brûlans avant de pouvoir articuler un mot. Ce tendre déſordre influoit ſur Valianne, ſans qu'elle s'en apperçût : elle gardoit le ſilence, & ne ſongeoit point à retirer ſa main : elle jettoit des regards d'attendriſſement ſur le jeune Comte : elle croyoit qu'ils n'étoient que d'admiration. Elle avoit été témoin, de ſa fenêtre, d'une partie de ſa généreuſe action : elle ſe perſuadoit qu'elle étoit obligée de l'en récompenſer. Ah ! Madame, lui dit-il, enfin vous ne ſavez pas tout ce que je vous dois ! Je ſuis le plus heureux des hommes, & par vous. — Eh ! comment

tela, M. répondit Valianne, un peu émue, ne ſachant pas ce qu'il vouloit dire, craignant un aveu qu'elle vouloit éviter ? En quoi, ajouta-t-elle, puis-je contribuer à votre bonheur ? — Je vous le dois tout entier ; je n'ai pas un ſentiment délicieux que vous ne l'ayez fait naître : vous m'avez fait connoître la pitié, l'humanité. Ce cri que vous avez laiſſé échapper à la vue d'une malheureuſe victime du caprice du ſort, ce cri a pénétré juſqu'au fond de mon cœur ; il y a retenti avec autant de force que la voix de l'Eternel. Oh ! Madame, ſi vous ſaviez quelle impreſſion, quels effets elle a produits ! quel heureux changement ! je ne puis le confeſſer ſans honte. . . Mais non, je n'en veux ni n'en dois ſentir.

Dois-je rougir d'avoir acquis une vertu en triomphant d'une paſſion aviliſſante?—Voilà un étrange diſcours, Comte!—Que l'aveu que j'ai à faire ſeroit humiliant devant tout autre! Mais vous, Madame, dont les ſentimens & le pouvoir ſont de rendre vertueux, apprenez que ſans cette circonſtance à qui je dois le moment le plus doux de ma vie, j'aurois été livré à la vile paſſion de l'avarice. Non-ſeulement j'aurois été inſenſible aux beſoins des malheureux; je me ſerois refuſé les miens propres, pour accumuler l'or. Ah! comme vous avez changé mon cœur! oh qu'il eſt!.. Ne croyez pas cela, interrompit Valianne, ce ſont les occaſions qui vous ont manqué. Je ſuis perſuadée, continua-t-elle, en appuyant la main

ſur l'épaule du Comte, que vous auriez été porté de vous-même à ce que vous avez fait; la bonté de votre cœur m'en eſt le garant. Sur ma parole vous en avez tout le mérite; je n'y ai nulle part. — Je vous proteſte, Madame, que vous en êtes la ſeule cauſe; & pour vous en convaincre, imaginez ce qu'il y a de plus difficile. Je ſens que rien ne me ſera impoſſible, dès qu'il s'agira d'obtenir votre approbation. — C'eſt celle de votre père dont vous devez être le plus jaloux, dit Valianne, avec une voix émue. — Je ſuis ſûr de la ſienne, toutes les fois que je mériterai la vôtre. Avec ce ſuffrage, on peut ſe promettre l'eſtime univerſelle. Je veux déſormais vous conſulter ſur tout ce

que j'entreprendrai : vous ſerez l'arbitre de mes actions : y conſentez-vous ? — Bien volontiers, mon cher Comte, répliqua Valianné, en le fixant beaucoup plus tendrement qu'elle ne penſoit. Puis le voyant rougir, & rougiſſant elle-même de la ſenſation confuſe où cet entretien la plongeoit à ſon inſu, elle lui repréſenta qu'il étoit très-tard, qu'une plus longue abſence tiendroit le Marquis dans l'inquiétude.

Le Comte, toujours modeſte, malgré ſes ſuccès, loin de voir une précaution flatteuſe pour ſon amour-propre dans l'avis qu'on lui donnoit de ſe retirer, craignit d'être importun, ou d'avoir trop fait éclater ſon amour, & d'avoir déplu. La modeſtie rend défiant.

Il auroit emporté cette désolante pensée, si Valianne, qui s'appercevant de son agitation, & voulant l'éloigner sans l'affliger, ne lui eût pris les mains avec un mouvement affectueux, en lui disant: » Allez » donc, cher fils, prévenir les » alarmes que vous pourriez causer » à votre tendre père. Vous savez » comme il vous aime. Adieu, à » demain. La louable action que » vous avez faite aujourd'hui, me » fera vous revoir avec plus de » plaisir que je n'en ai jamais eu.

A peine fut-il sorti, que la raisonnable veuve s'applaudissoit d'avoir su concilier par cette forme de congé la bienséance de son caractère, & l'encouragement qu'elle croyoit devoir à la vertu de son prosélyte. Mais comme elle alloit

ſe livrer à cette douce chimère, le Marquis entra. Son trouble, la précipitation de ſa marche annonçoient un état violent: il avoit vu ſon fils au moment où il ſortoit de chez le Charpentier: il s'étoit même trouvé ſur ſes pas, à la ſollicitation du Valet du Comte.

Ce Domeſtique qui avoit vu ſon Maître entouré de populace & d'Huiſſiers, n'ayant pas eu le temps de s'informer quelle en pouvoit être la cauſe, craignant qu'il n'eût quelque mauvaiſe affaire, avoit cru devoir communiquer ſes ſoupçons au Marquis, & l'engager à éclaircir ce myſtère. Sur cet avis, le Marquis s'étoit rendu au lieu indiqué. Voulant éviter l'éclat, il n'avoit pris aucune information; il avoit attendu de voir paroître ſon

fils. S'étant apperçu qu'il évitoit ſa rencontre, il l'avoit ſuivi de loin. En le voyant entrer chez Valianne, ſa curioſité redoubla. Il avoit attendu avec une impatience inconcevable le moment où il pourroit s'inſtruire en liberté. Il ne vouloit pas faire connoît reſon inquiétude à ſon fils, ſans trop ſavoir ſi elle étoit fondée. Il ſavoit trop que montrer des ſoupçons à un cœur délicat, c'eſt non-ſeulement le bleſſer, mais ſouvent le préparer, l'enhardir à des crimes qu'il n'auroit pas connus, ſi on l'avoit laiſſé dans l'opinion d'une vertu incorruptible.

Valianne alarmée du trouble du Marquis, ſe hâta de lui en demander la cauſe. M. d'Ornay témoigna les plus vives inquiétu-

des ſur ce qu'il ſavoit, & ſur ce qui lui reſtoit à apprendre. Le récit de Valianne le tranquilliſant, le combla d'autant plus de joie, qu'il remarqua que l'auſtère veuve parloit avec complaiſance des vertus de ſon fils, de l'heureux changement qu'il prétendoit qu'elle avoit opéré ſur ſon cœur: il s'applaudit mille & mille fois de ce que ſon amour & ſa prudence lui avoient dictée pour cet enfant chéri. Le préſent & l'avenir le lui peignoient comme un homme complétement heureux & ſage. Avouez, chère Valianne, s'écria-t-il, avec un mouvement d'amour-propre excuſable à un père; avouez, lui dit-il, que j'ai bien vu cette partie eſſentielle de l'éducation de mon fils: de-là dépend tout ſon bonheur;

Avec des connoiſſances & de l'application, on peut orner, même féconder l'eſprit adoleſcent. Tout homme inſtruit eſt en état de remplir cette tâche; mais lorſqu'il s'agit de maîtriſer les ſens, de diriger le cœur, de le façonner (s'il eſt permis de le dire) au joug de la raiſon, le génie du ſentiment eſt ſeul capable du projet que j'ai conçu. Je confeſſe que les ames timides & froides pourroient le trouver hardi, téméraire; cependant il n'en eſt pas moins un chef-d'œuvre de prudence; mais il falloit une femme ineſtimable, une Valianne enfin, pour oſer ſe promettre le ſuccès d'une tentative auſſi délicate. Précieuſe amie, que d'hommages, que de reconnoiſſance je vous dois! Marquis, vous vous félicitez peut-

être trop, dit Valianne. Eſt-ce à l'âge de votre fils que l'on peut faire fond ſur les premières lueurs de vertu? Qui ſait? un jour, un ſeul moment ſuffit pour vaincre la ſageſſe de pluſieurs années. Croyez-moi, n'eſpérez qu'avec défiance. — C'eſt en vain, ma digne amie, que vous voulez que je craigne; rien ne peut détruire l'empire de votre raiſon, ni l'ouvrage de vos charmes : votre prudence à vous, conſiſte à douter de la victoire; la mienne eſt de m'aſſurer le ſuccès par des précautions ſi mûrement combinées, qu'il ſoit impoſſible que je n'en obtienne une entière réuſſite. — Je le ſouhaite, dit la veuve, en baiſſant les yeux.

Ils ſe ſéparèrent, l'un eſpérant tout, l'autre en commençant à

craindre beaucoup de choſes. Ainſi des trois perſonnages intéreſſés au réſultat de l'entrepriſe, le Marquis étoit le ſeul tranquille ; ſa ſécurité réveilloit l'attention de Valianne ; mais en s'avertiſſant elle-même des dangers où l'avenir pouvoit l'expoſer, elle fermoit les yeux ſur ſon état actuel. Son jeune Amant au contraire n'étoit occupé que du préſent ; le baiſer qu'il avoit ravi, enſuite obtenu par un conſentement tacite, avoit ce ſemble détruit toutes ſes idées *Platoniciennes*. Ce n'étoit plus ſon ame qui aſpiroit à une union pure & ſublime : ſes ſens lui faiſoient former d'autres vœux : il n'avoit d'abord deſiré que l'eſtime, enſuite la tendreſſe de Valianne ; maintenant ſa poſſeſſion lui paroiſſoit le

ſeul terme de ſes maux, & le comble de ſa félicité. Son imagination allumée par l'impreſſion d'une première faveur, rendoit ce ſouvenir d'autant plus dangereux, qu'elle lui retraçoit ce moment avec des traits de feu.

Un ſentiment profond, vif, mais tempéré par la crainte, la timidité & le reſpect, avoient fait place à une ardeur dévorante qui lui inſpiroit toute l'audace du deſir. Il lui ſembla qu'en revoyant ſa maîtreſſe, il ne ſeroit plus timide ni tremblant: il ſe ſentoit le courage de tout tenter pour aſſurer ſon bonheur. Dans cette téméraire confiance, il attendoit l'inſtant de pouvoir aller chez elle avec plus d'impatience qu'il n'en avoit jamais éprouvé.

En amour, les desirs de l'ame sont inséparables de la crainte; ceux des sens ne laissent envisager que les charmes de la jouissance.

Le caractère du Comte, ainsi que son père l'avoit remarqué, étoit fait pour les extrêmes. Plein d'un espoir sans mêlange, il devance l'heure accoutumée, court chez Valianne: il n'ose lever les yeux sur elle; il est tout tremblant; mais n'en poursuit pas moins son projet. Il s'empare de ses mains, toujours sans la regarder, les baise avec transport, même avec hardiesse. Valianne surprise sans être déconcertée, lui jette un regard imposant & ironique tout à la fois. D'où vient donc, lui dit-elle, cet air de triomphe? avez-vous secouru quelques malheureux? est-

ce le ſentiment d'une belle action, ou la victoire ſur une inclination vicieuſe qui vous rend ſi content de vous-même? Daignez m'en inſtruire; que je ſache ſi vous avez des droits à une récompenſe que je n'accorde qu'à ce prix. Ces mots dits avec un ſang froid capable d'atterrer la plus intrépide audace, confondirent le Comte. Son embarras, ſa rougeur, ſon ſilence, tout annonçoit ſa confuſion & ſes remords.

Son aimable veuve eut pitié de ſes tourmens. Satisfaite de l'empire qu'elle avoit ſur lui, elle ne voulut pas en abuſer, moyen infaillible de le conſerver dans tous les cas. Elle reprit un viſage riant; elle l'entretint de ce qui s'étoit paſſé la veille, lui demanda de nou-

TAYLOR INST. OXFORD

veaux détails, & y joignit de nouveaux éloges. Elle ſut ſi bien ménager ſon amour-propre, en réprimant l'impétuoſité de ſes deſirs, qu'il la quitta auſſi amoureux & plus reſpectueux que jamais.

Il en revint au plan de ſe faire aimer à force de vertus, perſuadé qu'il n'obtiendroit du retour qu'à ce prix. Il eut honte de ſon erreur; il ſe la reprochoit comme un outrage fait à la ſageſſe de ſon amante. Il forma pluſieurs projets, dont l'exécution devoit lui mériter à ſes yeux.

Il réſolut d'employer déſormais tout l'argent deſtiné à ſes plaiſirs & à ſon ſuperflu, pour le ſoulagement des malheureux. Non content de ce ſacrifice pour un homme de ſon âge, il vendit ſes bijoux les

plus précieux, comptant bien que cet extrême détachement ſeroit remarqué par ſon père, & communiqué à Valianne: c'étoit ce qu'il deſiroit le plus, & ce qui le ſoutenoit même dans une abnégation pénible, coûteuſe à l'amour-propre. La vertu la plus pure en apparence n'eſt pas exempte d'intérêt: mais qu'importe le motif, quand le réſultat en eſt utile?

Le Comte fut agréablement diſtrait par la diſtribution de ſes bienfaits. L'amour eſt heureux, & jouit réellement, tant qu'il lui reſte quelque choſe à faire pour l'objet aimé. Mais le dégoût vient, ſi le bonheur ne s'accroît; ou les tourmens renaiſſent, ſi l'eſpoir ne ſe réaliſe. Le jeune Comte étoit bien éloigné d'obtenir la récom-

penſe dont il ſe flattoit au fond du cœur. Valianne étoit plus réſervée ; lui-même étoit plus timide ; ſa modeſtie, ou peut-être ſon orgueil alloit juſqu'à lui faire craindre de voir ſa paſſion tournée en ridicule par celle même qui l'avoit allumée. Cette crainte plus puiſſante ſur lui que ſon reſpect même, rendoit ſa ſituation ſi violente, qu'elle devenoit chaque jour plus cruelle pour lui. Son premier eſſai lui avoit ſi mal réuſſi, qu'il n'oſoit en tenter un ſecond. L'audace eſt une arme ſi étrangère aux ames timides, qu'elles ne ſavent s'en ſervir qu'en déſeſpérées, & une ſeule fois de leur vie.

Le Comte, incapable d'un ſecond effort de hardieſſe, ſe chargeant d'ailleurs de toute l'extrava-

gance qu'on pouvoit reprocher à la disproportion de ses chaînes, se consumoit en soupirs, en vains projets. Il étoit si vivement affecté, qu'il en perdit toute espèce de repos, le sommeil, le goût des alimens. Une langueur funeste s'empara de lui. Le trouble de son ame altéra sa santé au point de causer les plus vives alarmes à son père, sans que ce dernier en soupçonnât néanmoins la cause. Il l'attribua aux révolutions de l'âge. Il consulta les plus habiles Médecins: ils conseillèrent l'air de la campagne, sans autres remèdes.

Le Marquis se détermina à le mener dans une maison remplie de dissipation & d'amusement, où on le sollicitoit d'aller depuis long-temps; mais où il n'avoit jamais

voulu aller, dans la crainte que ſon fils n'y prît du goût pour une jeune perſonne, nièce des Maîtres du logis, belle, aimable, remplie de talens, mais ſans fortune. Ses vues pour l'établiſſement de ſon fils, lui faiſoient redouter par-deſſus tout une paſſion de ce genre, où il n'auroit que le défaut de bien à alléguer pour y mettre obſtacle. Toutes ces conſidérations diſparurent, & devinrent même des motifs déterminans, ſur-tout après avoir conſulté ſa reſpectable amie, qui lui conſeilla, contre ſa propre inclination, de préférer une maiſon de plaiſir. Elle ajouta qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un goût naiſſant pût s'emparer du cœur du jeune Comte, pour lui rendre l'amour de la vie. Monſieur d'Ornay,

lui répondit avec plus de galanterie que de perſuaſion, qu'il penſoit que ſon fils ſeroit difficilement touché des charmes d'une autre, tant qu'il pourroit ſe flatter du bonheur de lui plaire. — Sur quoi jugez-vous, Monſieur, répondit Valianne, avec une émotion mêlée de fierté, qu'un jeune homme, qu'un enfant puiſſe s'attribuer le droit de me plaire ? J'ai fait un ſacrifice à l'amitié, il eſt vrai ; je me ſuis immolée à une juſte reconnoiſſance ; mais ma raiſon eſt libre ; & ſi mon cœur avoit pu me trahir, croyez qu'il ſeroit la victime de mon devoir. Oui, croyez que je ſuis peut-être encore plus jalouſe de ma propre eſtime que vous ne l'êtes du bonheur de votre fils, & du ſoin de l'agrandir.

Le Marquis un peu déconcerté par la fermeté de cette réponſe, s'excuſa de ſon mieux, & ſe promit bien de n'être plus galant mal-à-propos. Il ſentit la néceſſité de diſſimuler déſormais, en raiſon des progrès du Comte ſur le cœur de *ſa reſpectable amie:* il vit clairement que quand il ſeroit vrai qu'elle fût ſenſible à ſon mérite, elle expireroit plutôt que d'en convenir avec elle-même, par conſéquent encore moins avec lui.

Comme il ſortoit de chez elle, il rencontra ſon fils qui y venoit: il lui annonça qu'il partiroit le jour même pour la campagne; & en lui jettant un regard intelligible, faites vos adieux, lui dit-il, & vos remercimens à Valianne: vous ſerez pluſieurs mois privé de ſes bon-

tés; ob tenez la permiſſion de lui écrire. Le Comte ne répondit que par une inclination reſpectueuſe.

Il étoit hors d'état de proférer un mot: il entra chez elle ſans l'appercevoir: il tomba ſur un ſiége preſqu'évanoui. Valianne effrayée vole à ſon ſecours: elle l'interroge ſur la cauſe de ſon état, mais en vain: il ſemble qu'il ait perdu la faculté de s'exprimer: la pâleur qui couvre ſon viſage, les efforts violens d'une reſpiration pénible, ſon ſilence, tout ſert à redoubler les alarmes de la compatiſſante veuve. Inquiète, tremblante, elle porte une de ſes mains ſur l'épaule du Comte, & l'autre ſur ſon front. L'impreſſion qu'elle reçoit d'une ſueur glacée, lui fait craindre le plus grand danger pour la vie de

*son élève.* Vous avez dû rencontrer M. d'Ornay, lui dit-elle ; je vais envoyer ſur ſes pas. La crainte de voir revenir ſon père, celle de l'affliger, plus encore celle d'être deviné, lui rendit l'uſage de la voix. N'en faites rien, je vous en conjure, Madame, dit-il avec vivacité ; je ſerois au déſeſpoir que mon père me vît dans cette criſe qui n'eſt qu'une ſuite du peu de repos que je goûte depuis quelque temps. L'air de la campagne pourra me rétablir, ajouta-t-il, en laiſſant échapper un profond ſoupir. Alors Valianne ſoupçonna, bien plus par inſtinct que par réflexion, que le départ du Comte pouvoit être la ſeule cauſe de l'état d'accablement où il étoit tombé.

La pitié eſt de tous les ſenti-

croyoit pas dans le cas de veiller ſur elle-même.

La ſurpriſe des ſens eſt la plus ſubtile, comme la plus impérieuſe. Il eſt des inſtans où la nature triomphe, en dépit de la vertu la plus vigilante; mais ſa victoire n'a qu'un triomphe fugitif ſur une femme vraiment vertueuſe.

Valianne tenoit encore les mains du Comte: elle les ſentit toutes tremblantes; les ſiennes en firent autant. Bientôt le trouble paſſa juſqu'à ſon cœur; ſes yeux ſe remplirent de tendres & précieuſes larmes. Délicieuſement abuſée ſur la véritable cauſe de ſon attendriſſement, elle croyoit ne le devoir qu'à une pitié déſintéreſſée, tandis qu'elle partageoit l'état de ſon amant. Mais ſon erreur fut

auſſi courte que la ſenſation avoit été rapide.

Eclairée ſur ſa propre ſituation; confuſe de s'y être laiſſé entraîner, rougiſſant avec amertume d'avoir pu être ſenſible à la paſſion d'un homme plus jeune qu'elle, la ſévérité la plus barbare ne lui auroit pas paru ſuffiſante pour réparer ce tort involontaire, ſi elle n'eût craint d'être injuſte. Ainſi ſans profiter du calme de ſa raiſon, ni abuſer de ſon aſcendant ſur l'eſprit du Comte, elle rompit le charme où ſon cœur étoit livré.

En obſervant un juſte milieu, elle lui parla avec la gravité d'une mère, & la douceur d'une amie. Elle ſe conduiſit avec tant de prudence & d'équité, que le Comte

ſe ſépara d'elle ſans pouvoir s'en plaindre, ni oſer eſpérer. Cependant il ſentoit ſon cœur ſoulagé comme d'un poids horrible, dont il lui ſembloit être délivré en grande partie. Son départ, qui lui avoit d'abord paru un arrêt de mort, ne l'effraya plus; l'eſpoir de confier dans une lettre ce qu'il n'avoit oſé dire de bouche, lui fit enviſager ſon abſence comme un malheur d'où pourroit naître ſa félicité.

Rempli de ces idées, il lui tardoit d'être éloigné, pour ſe voir autoriſé à écrire l'impreſſion nouvelle & délicieuſe qu'il venoit de recevoir. L'eſpérance de révéler enfin le ſecret de ſon ame, toutes ces choſes produiſirent des effets ſi favorables ſur ſa ſanté, que M. d'Ornay,

d'Ornay, en le voyant, fut frappé du changement ſubit qui s'étoit fait ſur ſa phyſionomie. Dans le premier mouvement de ſa joie, il l'embraſſaavec les tranſports de la ſatisfaction la plus vive; puis ſongeant tout-à-coup au motif de l'apparente tranquillité de ſon fils, il le ſuppoſa dans une abſolue indifférence pour ſon amie. Cette prévention renouvella ſes allarmes: il demanda au Comte avec inquiétude s'il ne préféroit pas la maiſon de Madame de Bligny à toute autre. Il ſe figuroit que c'étoit le plaiſir qu'il ſe promettoit dans la ſociété de la jeune nièce, dont on avoit vanté les charmes en ſa préſence, qui avoit occaſionné l'heureuſe révolution dont il ſe félicitoit & s'allarmoit tout à la

fois, & cela par la crainte que ſon fils n'en devînt amoureux.

Il héſita s'il ne devoit pas changer de projet, & préférer de conduire le Comte à ſa terre, où ſon cœur ſeroit en ſûreté, parce qu'il ne recevoit point de femmes. Mais il s'étoit engagé avec Madame de Bligny: il avoit même annoncé le jour de ſon arrivée. Que diroit-on de ce changement ſans prétexte raiſonnable, du moins ſpécieux; & dans les idées qu'il ſuppoſoit à ſon fils, c'étoit même l'affliger que de le fruſtrer d'un eſpoir qui l'avoit ſi fort flatté, que ſa ſanté en paroiſſoit à moitié rétablie. Il s'agiſſoit de perfectionner ce commencement de guériſon, & de conſerver une vie qui lui étoit plus chère que la ſienne propre.

Ses craintes cédèrent à un intérêt si pressant : il partit, se promettant bien de veiller avec un soin extrême les démarches du Comte, & de le ramener aussi-tôt qu'il s'appercevroit que sa liberté courroit le moindre danger. Son aveugle tendresse lui persuadoit qu'avec de semblables précautions il sauveroit à son fils la douleur de prendre des engagemens contraires à ses vues. Tranquillisé par ses propres erreurs, il partit avec une sorte de sécurité. Il étoit bien éloigné de penser que la prudence humaine est cent fois plus aveugle que le hasard. Maîtrisé par la sienne, il ne s'appercevoit pas que cette vertu étoit devenue passion en lui, & que toute passion est faite pour égarer.

A peine M. d'Ornay & ſon fils furent-ils arrivés chez Madame de Bligny, où il y avoit grand monde, que chaque femme en jettant les yeux ſur eux, fit ſon lot de ce qui pouvoit lui convenir dans les nouveaux venus, & pas une ne ſuppoſa de concurrente à ſes prétentions. L'ambition, la coquetterie, ainſi que l'amour, prétendent toujours excluſivement. L'une voyoit dans le Marquis un veuf riche, encore aimable, & très-propre à faire un bon mari; une autre, moins ſérieuſe dans ſes projets, ne le conſidéroit que comme un homme opulent, en état par conſéquent de procurer tous les plaiſirs qui peuvent flatter la vanité. Celles qui ſont jalouſes d'une abſolue indépendance, & qui n'éprouvent

de ſenſations que par la nouveauté & la variété des objets, trouvoient encore aſſez bonne mine au Marquis pour cauſer agréablement un quart d'heure avec lui : & comme M. d'Ornay avoit une de ces phyſionomies qui promettoit tout ce que les différentes paſſions avoient intérêt de voir, les joueuſes de profeſſion croyoient lire dans ſes yeux la poſſibilité de perdre avec lui cent louis ſur leur parole, ſans être obligées de les payer ; de manière qu'il étoit intéreſſant pour le plus grand nombre.

Son fils n'étoit pas à quelques égards dans une poſition auſſi favorable, quoique ſon âge & ſa beauté euſſent dû naturellement l'emporter ſur les autres avantages du Marquis. Mais il étoit ſous le joug pa-

ternel ; il étoit ſi jeune, ſi timide ; on avoit ſi peu de tems pour le former ; & puis quelle reſſource trouveroit-on dans des momens critiques & dans des occaſions d'éclat ? Il ne poſſédoit rien.

Ces ſages réflexions partagèrent les eſprits ſur ſon compte ; & celles qui ſe l'adjugèrent dans leur part proviſionnelle, ne l'enviſagèrent que comme un paſſe-temps, un adorateur de fantaiſie ; un ſoupirant docile & craintif, bon à eſſuyer un caprice.

Julie, nièce de Madame de Bligny, trop jeune, trop peu expérimentée pour faire des calculs ſur un objet de ſentiment, fut la ſeule qui apprécia le vrai mérite du Comte. Il lui parut beau, ſpirituel, fait pour charmer tous les cœurs ; mais trop riche pour

qu'elle osât l'aimer. » Cependant » que ſait-on, ſe diſoit-elle en » ſoupirant ? J'ai vu ſi ſouvent » dans les Romans que la plus » grande diſproportion de fortu- » ne n'empêche pas l'amour de » naître. . . . Ah ! je ſerois trop » heureuſe ; mais il n'y faut pas » ſonger ». Tout en diſant qu'il n'y falloit pas penſer, elle ne pouvoit détourner la vue de deſſus le Comte, qui ne s'appercevoit nullement du plaiſir que l'on avoit à le regarder.

Tout occupé de ſon projet d'écrire à Valianne, il n'aſpiroit qu'au moment où la bienſéance lui permettroit de ſe retirer dans ſa chambre. Il ſe figuroit que tous ſes vœux ſeroient comblés, & que ſes tourmens ſeroient finis, dès qu'il

pourroit répandre ſur le papier une partie du feu qui le conſumoit : il compoſoit même ſa lettre tout en écoutant les diſcours qu'on lui adreſſoit, & en y répondant.

M. d'Ornay qui le ſurveilloit ſans ceſſe, & le couvroit pourainſi dire de ſes yeux, s'appercevoit très-bien de ſa diſtraction : il l'attribuoit à la puiſſance des charmes de la belle Julie. La paix qu'il avoit eſpérée fut bientôt troublée par ce ſoupçon. Il ne ſavoit s'il devoit prévenir ſon fils, & lui défendre de ſonger à Julie, ou s'il ne devoit pas chercher quelques moyens décens pour repartir.

Dans cette indéciſion, il ſe préparoit à avoir un entretien particulier avec lui ; mais pendant le

reſte de la ſoirée, il remarqua que ſon fils, loin de profiter de l'occaſion naturelle que des jeux de Société lui fourniſſoient de dire des choſes expreſſives à Julie, il l'évitoit avec une politeſſe très-adroite. Cette nouvelle obſervation le détermina à différer, & à examiner quelque temps la conduite du Comte, avant de rien hazarder. Tandis qu'il flottoit dans l'incertitude, ſon fils entièrement livré au ſouvenir de ſa chère & impoſante Valianne, étoit inſenſible, & même aveugle aux agaceries qu'on lui faiſoit. Un cœur vivement préoccupé d'une grande paſſion, ne laiſſe point d'exercice à l'amour-propre: on ne voit, on n'entend, on ne ſent que ce qui a

rapport à ſon objet. D'ailleurs l'amour malheureux rend modeſte & défiant : auſſi les conquêtes faites dans ces fâcheuſes circonſtances ſont-elles toujours en pure perte pour le vainqueur. L'amour ſatisfait entraîne dans un excès contraire. Lorſqu'on ſe voit adoré de quelqu'un, l'on ſe croit en droit de plaire au plus grand nombre. Voilà comme les poſitions favorables ou déſavantageuſes ſont le tarif de l'opinion que l'on a de ſoi-même.

Le Comte étoit trop peu favoriſé de celle qu'il aimoit, pour oſer ſe flatter d'intéreſſer une autre femme. Cette défiance ajoutoit à ſa paſſion. Impatient d'exprimer ce qu'il éprouvoit, il ſaiſit l'inſ-

tant de quitter la compagnie avec un empreſſement qui mortifia la belle Julie.

En entrant dans ſa chambre, il chercha tout ce qui lui étoit néceſſaire pour écrire. Il s'y diſpoſoit avec cette avidité qui annonce le beſoin que le cœur a de s'épancher : mais à peine eut-il tracé le premier mot, que la main lui trembla, tout ſon ſang ſe bouleverſa. Il ſe peignit Valianne ſi grave, ſi ſévère, qu'il craignit de lui paroître audacieux ou ridicule. Il redoutoit autant l'un que l'autre. Cette crainte redoubloit ſon tourment, ſans le faire changer de deſſein : il lui ſembloit qu'il falloit déclarer ſon amour, ou mourir. Irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre pour ſoulager ſon

cœur, ſans commettre ſon amour-propre, & ſur-tout pour ne point offenſer la reſpectable veuve, il ne ſavoit à quel projet s'arrêter. Après avoir adopté & rejetté pluſieurs moyens, l'idée d'une lettre anonyme lui parut le ſeul parti convenable. Il écrivit ce qui ſuit.

*Lettre du Comte à Valianne.*

» Chère Valianne, ma main ne » trace qu'en tremblant votre nom » adoré ; le trouble de mon cœur » eſt ſi grand, qu'il me laiſſe à peine la faculté d'exprimer ce que » je ſens. Ah ! comment pourrois-je me faire entendre avec la » crainte qui agite mon ame ! Je » ſouffre mille morts dans une » ſeule minute, pour vouloir ren-

» fermer les ſentimens que vous
» m'avez inſpirés. Ce ſupplice ſe
» renouvelle ſans relâche, & ce-
» pendant je ſais que je devrois
» me condamner à un éternel ſilen-
» ce. Oui, la ſévérité de vos re-
» gards m'a trop appris que je de-
» vrois étouffer une flamme qui
» vous offenſe, toute pure qu'elle
» eſt. Mais ſi quelque choſe peut
» excuſer à vos yeux un aveu qu'il
» n'eſt plus en mon pouvoir de re-
» tenir, c'eſt la longue violence
» que j'ai faite à mon amour.

» Il y a deux ans que mon cœur
» eſt en proie aux combats les plus
» cruels, brûlant chaque jour de
» la plus vive ardeur, ſans eſpoir
» de retour, ſentant même l'im-
» poſſibilité d'en jamais obtenir.
» Jugez, chère Valianne, du tour-

» ment affreux de votre malheu-
» reux amant. Quel mot ofé-je
» prononcer ! quel mortel ſeroit
» digne d'avoir ce titre glorieux
» auprès de vous ! De quelles ver-
» tus ſublimes ne faudroit-il pas
» être doué pour mériter un
» bonheur qui me paroît au-deſſus
» de toute félicité humaine ! Si
» les éminentes qualités pouvoient
» s'acquérir à force de ſacrifices,
» il n'en eſt point que je ne fiſſe
» avec le moindre eſpoir de vous
» plaire. Mais votre ame ſupérieu-
» re à tout ne pourroit voir que des
» vertus communes dans celui
» même qui feroit les plus grands
» efforts pour ſe rendre plus di-
» gne de vous. D'après cette per-
» ſuaſion, comment oſerois-je eſ-
» pérer de toucher votre cœur,

» ce cœur incomparable, dont la
» bonté & la délicateſſe font le
» charme & le déſeſpoir du mien ?
» Je ne devrois pas me plaindre ; je
» ſuis plus heureux en ce moment
» que je ne le fus de ma vie, puiſ-
» que j'oſe vous dire que je vous
» aime. Je reſpire enfin pour la
» première fois, depuis l'inſtant
» où mes yeux ſe livrèrent à la pé-
» nétrante douceur de contem-
» pler vos charmes adorés. Ah !
» que dis-je ? ce ne ſont pas eux
» ſeuls qui ont fait naître le feu
» qui me conſume. Non, je ne fus
» touché de vos attraits, tout di-
» vins qu'ils ſont, qu'après avoir
» reçu une impreſſion ineffaçable
» par la beauté de votre ame.
» Oui, chère Valianne, c'eſt cette
» ſageſſe rare & ſublime qui vous

» caractériſe, & vous élève ſi fort
» au-deſſus de votre ſexe; c'eſt la
» ſenſibilité de votre ame, l'excel-
» lence de votre caractère, les
» charmes inconcevables de votre
» eſprit, qui m'ont rendu idolâtre,
» & les graces inexprimables de
» votre perſonne mettent le com-
» ble à mon délire. Mais n'eſt-ce
» pas blaſphémer, de nommer ainſi
» le ſentiment qui m'inſpire? La
» tendreſſe la plus reſpectueuſe, la
» paſſion la plus vraie, devroient-
» elles être miſes au rang des preſti-
» ges? Hélas! je ne qualifie ainſi
» la brûlante émotion qui agite
» tout mon être, que par la crain-
» te de la voir mépriſée.... Du
» mépris! ô Dieu! il vaudroit
» mieux expirer au milieu des ſup-
» plices, que de s'expoſer au dé-

» dain de ce qu'on aime. Cepen-
» dant, qui me répondra que je
» ſuis à l'abri de ce malheur ? Cet-
» te incertitude eſt une torture
» continuelle pour mon cœur alar-
» mé. Daignerez-vous, chère Va-
» lianne, raſſurer ce cœur où vous
» régnez, non-ſeulement par l'a-
» mour, mais par le reſpect, la vé-
» nération, où vous êtes adorée
» comme ce qu'il y a de plus par-
» fait dans l'univers ? Ah ! ſi je pou-
» vois vous faire connoître toute
» la force du ſentiment qui m'at-
» tache irrévocablement à vous,
» je pourrois eſpérer que la ſeule
» pitié ſuffiroit pour vous intéreſ-
» ſer en ma faveur. Mais la triſte
» néceſſité où je ſuis réduit de
» m'envelopper des ombres du
» myſtère, pour échapper peut-

» être à votre courroux ou à votre
» critique, m'empêche de vous
» révéler tout ce qui pourroit
» servir à vous convaincre qu'on
» n'aima jamais d'une ardeur éga-
» le à la mienne. Eh ! quelles preu-
» ves plus puissantes faut-il de
» ma passion, que le douloureux
» silence où je me suis condamné
» deux années entières au milieu
» des combats les plus violens !
» Sans cesse à portée de vous voir,
» de vous entendre, de vous ado-
» rer ; transporté d'admiration &
» de tendresse mille fois dans une
» heure; brûlant du desir de me pros-
» terner à vos pieds, de vous décla-
» rer ma flamme, la violence de mes
» tourmens, & cependant me taire
» avec un cœur plein d'amour &
» de tous ses feux ; immoler perpé-

TAYLOR INST
OXFORD

» tuellement ma félicité à mon
» reſpect pour vous : voilà mes ſa-
» crifices, chère Valianne. Vous
» qui êtes l'équité même, mettez-
» les à la place des vertus qui me
» manquent, & ne me jugez pas
» tout-à-fait indigne de vous.

» Si je ſuis aſſez malheureux
» pour vous trouver inſenſible,
» votre cœur ne ſauroit vous aider
» à me deviner. Les précautions
» que je prends, me ſont garant
» que vous ne reconnoîtrez point
» la main qui aura tracé les foibles
» expreſſions de ma tendreſſe ; vo-
» tre ſilence ſera le ſignal du mien ;
» & je jure par vous-même, qui êtes
» ce que j'ai de plus ſacré au mon-
» de, que vous ne ſerez plus impor-
» tunée par les gémiſſemens d'un
» cœur qui ne reſpire que pour

» vous adorer. Croyez ce ſerment
» auſſi inviolable que la fidélité
» que je vous garderai juſqu'au
» dernier ſoupir, malgré votre in-
» différence, s'il eſt vrai que j'en
» doive être accablé. Je n'ajoute-
» rai point à mon malheur par la
» honte de rougir à vos yeux d'un
» amour mépriſé. Le ſentiment
» qui m'anime eſt trop pur & trop
» beau pour l'expoſer au dédain de
» celle qui l'a fait naître. Chère
» Valianne, je ſaurai reſpecter
» tout ce que vous m'avez inſpiré,
» en emportant mon amour & mon
» ſecret au tombeau. C'eſt le ſer-
» ment irrévocable du plus tendre,
» du plus paſſionné des amans.

Cette lettre achevée, le Comte paſſa la plus grande partie de la nuit à la tranſcrire. Il ſe donna des

peines infinies pour défigurer le caractère de ſon écriture, perſuadé que l'on ne le reconnoîtroit qu'autant qu'on y auroit intérêt. Il ne ſe borna pas au ſoin de changer les traits de ſa plume : il ordonna à ſon domeſtique de partir ſur le champ, quoiqu'il fût trois heures du matin, pour aller à quatre lieues, d'un côté oppoſé à celui où il étoit, mettre ſa lettre à la poſte. Eſpérant que Valianne ſeroit trompée par les apparences, s'il en étoit beſoin, il s'applaudit de ſon ſtratagême. Garantir l'amour-propre des humiliations auxquelles il peut être expoſé, lorſqu'on fait des démarches haſardées, c'eſt épargner la moitié du chagrin à ſon cœur.

Le Comte trouvoit une ſorte

de ſatisfaction à être ignoré, s'il n'avoit pas le bonheur de plaire. Les caractères timides ne ſont pas les moins orgueilleux ; la timidité eſt même une ſuite de la hauteur de leurs ſentimens. Voilà pourquoi les ames fières trouvent des motifs de conſolation où les autres ne voyent qu'un mal de plus.

Le Comte, tranquille ſur ſon ſecret, ne s'occupoit que de l'iſſue. Les premiers inſtans d'une tentative amoureuſe ſont les plus doux, parce qu'alors l'eſpérance eſt toute entière, toute vive ; mais elle s'épuiſe & s'éteint dans les cœurs défians. Avant la conviction de ſa ruine, pluſieurs jours s'écoulèrent, pendant leſquels le Comte n'éprouva que des treſſaillemens de joie, mêlés d'une légère crainte.

Attentif au moindre mouvement qui ſe faiſoit au Château, examinant ſur-tout avec une curioſité inquiéte toutes les lettres qu'on diſtribuoit au Salon, le cœur lui palpitoit chaque fois qu'on en apportoit de nouvelles, eſpérant & craignant toujours que ce ne fût pour lui. Il ne tarda pas à éprouver un tourment auſſi violent que celui dont il avoit cru ſe délivrer. En écrivant, ſon agitation s'accrut à tel point, qu'il ne fut bientôt plus le maître de ſe prêter à ce que les circonſtances exigeoient de lui : il feignit d'avoir beſoin de faire beaucoup d'exercice ; & ſous ce prétexte, il paſſoit les jours entiers dans les bois ; il fuyoit dans les forêts, pour y cacher ſa douleur, ou plutôt pour s'y livrer tout

entier. Plus malheureux que jamais, desirant & redoutant tout ensemble de revoir Valianne, jugeant par son silence de son insensibilité, il ne savoit plus à quel vœu s'arrêter. Trop épris pour souhaiter la fin de sa passion, trop timide pour faire une nouvelle attaque, & sur-tout trop fier pour s'exposer une seconde fois à un mauvais succès, en proie à mille mouvemens divers qui le tyrannisoient tour-à-tour, il se trouvoit le plus malheureux des êtres au milieu des tourmens qui le déchiroient. Il ne lui restoit que la foible consolation d'être ignoré de celle qui faisoit son supplice: il s'en flattoit; son amour-propre même aidoit à le lui persuader. Cependant Valianne ne s'y étoit

pas

pas trompée ; ce fut moins au fond du caractère de l'écriture du Comte, dont il restoit des traces, qu'elle le reconnut, qu'au ton général de sa lettre. Comme parmi les hommes de sa société il n'y en avoit point de si jeune que le Comte, par conséquent aucun de qui les sentimens d'admiration pussent être aussi vifs que les siens, ni les illusions de l'amour portées à un si haut degré, elle ne put méconnoître le cœur que la prudence de M. d'Ornay lui avoit confié ; elle ne put se défendre d'un sentiment de complaisance, en voyant l'ascendant de son mérite sur un homme jeune, aimable, spirituel & honnête. Elle fut même touchée de la manière discrette & respectueuse dont il s'y étoit pris pour déclarer

une paſſion auſſi forte. Mais après avoir écouté la pitié tendre de ſon cœur, l'enthouſiaſme de ſon amour-propre, en y réfléchiſſant, elle ne trouva plus de quoi autoriſer l'une, ni juſtifier l'autre. La raiſon prit la place du ſentiment, & lui fit enviſager les choſes ſous une face nouvelle. Le Comte ne lui parut pas auſſi impérieuſement entraîné qu'il vouloit le perſuader, puiſqu'il pouvoit compoſer avec ſa fierté. Elle conclut que ſi la crainte d'eſſuyer des dédains étoit aſſez puiſſante ſur lui pour l'engager à demeurer inconnu, il ne devoit pas être malheureux.

Toutes les fois que l'amour eſt ſubordonné à une autre paſſion, il paroît foible aux yeux d'une femme. L'auſtère veuve ne ſe crut pas

obligée de plaindre un amant sur qui l'orgueil avoit encore plus d'empire que ses charmes. Si elle eût aimé, ou plutôt si elle l'eût osé, elle auroit moins discuté; elle auroit été plus indulgente; mais voulant de toutes les forces de sa raison résister à un sentiment qu'elle eût rougi d'éprouver pour un homme de l'âge du Comte, elle cherchoit tout ce qui pouvoit contribuer à détruire les mouvemens d'une tendre confusion. Elle résolut donc de garder un silence absolu sur la lettre anonyme, persuadée que cette conduite ramèneroit bientôt le Comte à la simple amitié. Elle se savoit gré, comme femme, d'être assez généreuse pour renoncer à un sentiment flat-

teur pour toutes les perſonnes de ſon ſexe.

Tandis qu'elle s'applaudiſſoit de ſa raiſon, car la vertu n'eſt pas au-deſſus de ſes propres éloges, M. d'Ornay ſe félicitoit des heureux effets de ſa prudence. Il appelloit ainſi l'éloignement que ſon fils marquoit pour la ſociété des femmes, qui toutes paroiſſoient vouloir lui plaire depuis qu'il les fuyoit. Le trouble de ſon cœur donnoit de l'énergie à tous ſes traits. La mélancolie cauſée par les peines de l'amour, imprime un caractère d'intérêt ſur la phyſionomie qui attire les cœurs. Celle au contraire qui vient de toute autre eſpèce de malheur, donne un air ſombre qui rebute les amis mêmes.

Quoique le Marquis obſervât ſon fils avec attention, il étoit ſi préoccupé de la réuſſite de ſon plan, qu'il ne voyoit dans le goût du Comte pour la ſolitude que des raiſons de ſe confirmer dans ſes premières eſpérances : il croyoit toucher au moment de voir ſa prudence couronnée par le ſuccès. Fortement perſuadé qu'il avoit par ſes précautions préſervé ſon fils d'une inclination contraire à ſes vues ; il admiroit ſa propre ſagacité : mais l'hommage qu'on ſe rend ſoi-même ne ſuffit point à l'amour-propre.

M. d'Ornay, pour mieux jouir du triomphe dont il ſe flattoit, voulut bien le partager avec ſa *précieuſe amie*. Lui attribuer une part à cette gloire imaginaire, lui

parut indiſpenſable & juſte. Ainſi dans le tranſport de ſa joie & de ſa reconnoiſſance, il écrivit à Valianne la lettre ſuivante.

*Lettre du Marquis à Valianne.*

» C'eſt avec le plus vif ſenti-
» ment de reconnoiſſance, ma pré-
» cieuſe amie, que je m'empreſſe
» de vous communiquer la ſatis-
» faction dont je jouis. Après avoir
» éprouvé des alarmes infinies ſur
» le compte de mon fils, je crois
» n'avoir plus rien à redouter pour
» lui. Je crois, graces à vos ver
» tueuſes bontés & à ma pruden-
» ce, l'avoir préſervé d'un amour
» romaneſque. Que d'obligations
» ne vous ai-je pas, incompara-
» ble amie, & à combien de titres

» vous m'êtes chère ! Ah ! com-
» ment vous exprimer toute l'eſti-
» me, le reſpect, la gratitude
» dont je ſuis pénétré pour vous !
» Que j'avois raiſon, ſéduiſan-
» te & reſpectable Valianne, dé
» me promettre, avec vos ſoins,
» le ſuccès qui me comble de
» joie en ce moment ! La ſenſi-
» bilité de votre ame, votre ſa-
» geſſe, votre eſprit, vos attraits,
» cet aſſemblage heureux qui vous
» rend plus aimable que la beauté
» la plus parfaite, m'étoient le ga-
» rant d'une victoire que vous ſeu-
» le pouviez remporter. Mon fils
» connoîtra un jour tout ce qu'il
» vous doit. Quelle autre eût ſu,
» comme vous, contenir les tranſ-
» ports téméraires de cette ame
» de feu, ſans lui rien faire perdre

» de ſa ſenſibilité ? Heureuſe Va-
» lianne, qui avez tout l'empire de
» l'amour, ſans en avoir les foi-
» bleſſes, que n'êtes-vous témoin
» du prodige que vous avez opéré !
» Quel triomphe pour vous ! quel
» ſujet de tranquillité pour moi !
» Si vous voyiez la conduite, mê-
» me l'indifférence du Comte avec
» des femmes, qui toutes ne ſon-
» gent qu'à occuper leur cœur ;
» ou celui du premier aſpirant,
» vous feriez en droit de vous
» croire l'unique objet de ſes pen-
» ſées. Si vous n'êtes pas celui de
» ſon amour, vous l'êtes ſûrement
» de ſon admiration. J'en juge par
» le goût vif qu'il montre pour la
» lecture des livres que j'ai vu dans
» votre bibliothèque. Il paſſe les
» jours entiers ſeul dans les bois à

» les lire, comme les meilleurs
» dont il croit devoir nourrir ſon
» eſprit, puiſqu'ils ſont de votre
» choix. Je remarque même dans
» ſes expreſſions, dans ſes princi-
» pes, dans ſa manière de voir, de
» juger, juſques dans le geſte &
» l'habitude perſonnelle, beau-
» coup de choſes qu'il tient de
» vous. Enfin il paroît que vous
» êtes ſon modèle en tout. Je ne
» puis vous rendre avec quel tranſ-
» port de contentement & de re-
» connoiſſance je contemple l'ou-
» vrage de votre ſageſſe. Fortifié
» par celui de vos charmes, il étoit
» néceſſaire de réunir comme vous
» au plus haut degré ces précieu-
» ſes & aimables qualités. La ver-
» tu dans une femme dénuée de
» graces & de ſenſibilité, n'eſt que

» respectable. Ce sentiment seul
» est insuffisant pour captiver un
» homme jeune & impétueux.
» Mais, chère Valianne, si votre
» mérite a subjugué mon fils, c'est
» qu'il est impossible avec vous
» que l'hommage du cœur ne
» suive pas celui de l'esprit. J'en
» suis plus persuadé que jamais.
» Cependant je vous avouerai que
» j'en ai douté quelques momens.
» C'est à la veille de son départ pour
» cette maison. La joie que je vis
» briller sur le visage du Comte,
» l'espèce d'impatience qu'il avoit
» d'arriver, me firent craindre que,
» prévenu par les éloges qu'on
» avoit fait de la beauté de Julie,
» il ne songeât à lui plaire. Vous
» savez que cette jeune personne
» est sans fortune, qu'elle passe en

» même temps pour la fille la plus
» séduisante & la plus accom-
» plie. D'après cela, vous sentez
» combien j'avois lieu de trembler
» pour mon fils, & combien une
» passion de cette nature auroit nui
» à mes projets, sur-tout porté at-
» teinte au plan que je me suis
» fait de ne jamais être dans le cas
» de faire violence à son penchant.
» Pour éviter une extrémité si fâ-
» cheuse, vous savez quels soins
» je me suis donné jusqu'à ce jour.
» En arrivant ici, où tout res-
» pire l'amour, ou au moins celui
» du plaisir, mes sollicitudes re-
» doublèrent, & je me crus à la
» veille de perdre tout le fruit de
» ma paternelle prudence. J'ai
» bientôt eu lieu de me rassurer :
» ainsi le premier sentiment de

» mon bonheur a été de le partager
» avec vous. Félicitons-nous, ini-
» mitable Valianne ; vous, de m'a-
» voir rendu le plus heureux des
» pères, en ſachant maîtriſer toutes
» les facultés d'un caractère auſſi ar-
» dent, en ayant ſu tourner au profit
» de la vertu cette même impétuoſi-
» té qui entraîne communément au
» vice, lorſqu'elle n'a d'autre frein
» que la timidité ; moi, d'avoir
» ſu prévoir & combiner un réſul-
» tat qui paroîtroit impoſſible, ou
» du moins un phénomène à des
» ames ordinaires. Il eſt vrai que
» pour atteindre un but auſſi heu-
» reux, il falloit une prudence
» éclairée par la paſſion la plus na-
» turelle qu'il y ait dans la Socié-
» té. Il n'y a auſſi dans le monde
» entier qu'une Valianne capable

» de faire réuſſir une entrepriſe
» qui peut paſſer pour inouie.
» Qu'importe de quel œil elle
» ſoit enviſagée ? le ſuccès la juſ-
» tifie ; c'eſt tout ce que je pou-
» vois deſirer. La tranquillité de
» ce fils chéri & la mienne eſt
» aſſurée ; votre image révérée la
» garantit de toute impreſſion dan-
» gereuſe pour lui, & contraire
» à mes plus chers projets. Loin
» qu'il ait de la répugnance à for-
» mer l'union à laquelle je le deſti-
» ne depuis tant d'années, je pré-
» vois qu'il apportera un cœur
» plein de feu à ſa jeune épouſe,
» une ſanté intacte & floriſſante,
» les ardeurs d'un âge fait pour
» l'amour, les ſentimens délicats
» & honnêtes que vous lui inſpi-
» rez. Tout cela en fera un mari

» rare & charmant: il ſera chéri,
» adoré. Quelle douce perſpecti-
» ve pour un cœur paternel! Chère
» Valianne, je verſe des larmes de
» joie à la ſeule idée de cet eſpoir
» enchanteur. Qu'il eſt délicieux
» pour un père tendre d'être té-
» moin de la félicité de ſes enfans!
» Avec quel raviſſement je verrai
» celle de mon fils, ſur-tout en
» ſongeant qu'il me la doit en par-
» tie! Dans dix-huit mois j'accom-
» plirai enfin le vœu de vingt an-
» nées. Je ne dois plus craindre
» qu'aucun nuage trouble une ſi
» chère eſpérance. J'oſe me pro-
» mettre que, ſecondé par vous,
» tout concourra au bonheur de
» ce moment fortuné. Il y a lieu
» de croire que les occaſions les
» plus ſéduiſantes ne ſauroient

» détruire l'heureuſe habitude des
» mœurs pures que mon fils a con-
» tractée dans votre commerce.
» La liberté de penſer tout haut
» avec vous, le doux aſcendant de
» votre ame attirante, ont vaincu en
» lui cette timidité ſi funeſte aux
» gens de ſon âge, lorſqu'elle ſe
» trouve unie à un ſang ardent. La
» timidité dans la jeuneſſe produit
» les mêmes effets que la honte
» dans les vieillards : l'une & l'au-
» tre menent à l'hypocriſie ; & de
» tous les vices, celui-là eſt le plus
» mépriſable, comme le plus nui-
» ſible à la Société. Une ame fran-
» che doit néceſſairement avoir
» moins de défauts, par l'impoſſi-
» bilité de les maſquer. Or je con-
» clus qu'un homme timide ſe li-
» vre en ſecret plus hardiment à

» ſes paſſions déſordonnées, par la
» certitude de les maîtriſer au de-
» hors.

» Enfin, ma précieuſe amie, de
» quelque côté que je porte mes
» réflexions, je ne vois que des
» ſujets de m'applaudir & de vous
» remercier. Que ce mot eſt foi-
» ble pour exprimer ce que je vous
» dois! C'eſt bien en ce moment
» que je ſens tout le prix du ſacri-
» fice que vous m'avez fait : il eſt
» mille & mille fois au-deſſus de
» celui que j'ai ſollicité vainement
» ſi long-temps. Oui, je le confeſ-
» ſe, chère Valianne, ma recon-
» noiſſance ne ſe ſeroit pas éten-
» due au-delà de mon amour; &
» comme il eſt rare qu'une flamme
» ſatisfaite ſoit éternelle, tous les
» ſentimens que vous auriez obte-

» nus à ce titre ſe ſeroient peut-être
» évanouis ; mais les droits que
» vous venez d'acquérir ſur moi
» ſont de nature à ne finir qu'avec
» ma vie : le temps vous l'ap-
» prendra mieux que je ne le puis
» dire.

» Je compte prolonger mon ſé-
» jour ici d'un mois. Maintenant
» que je vois que le cœur de mon
» fils y eſt en ſûreté, je ne ſuis pas
» fâché qu'il prenne l'habitude du
» grand monde. Il y a de quoi ſe
» former à ſes uſages ; la Société
» y eſt exceſſivement nombreuſe ;
» & s'y renouvelle toutes les vingt-
» quatre heures. De dix ou douze
» perſonnes au moins, je m'apper-
» çois que les nouveaux venus,
» loin de réjouir le Comte, le gê-
» nent ; & c'eſt préciſément par

» cette raiſon que je voudrois
» qu'à force d'en voir, il s'y fami-
» liariſât. Vous ſentez combien
» cela eſt néceſſaire pour lui. Le
» rang & l'alliance à laquelle il
» eſt deſtiné, exigent beaucoup
» de repréſentation. Que ce terme
» de mes vœux eſt encore éloigné,
» & que Madame la Ducheſſe
» de.... me déſole de vouloir
» différer juſqu'à la vingtiéme an-
» née de ſa fille ! Je ne vous diſſi-
» mule pas que malgré tous mes
» ſujets de ſécurité, il ſe mêle
» toujours quelque crainte à mes
» eſpérances, non pas du côté de
» mon fils ; mais il peut arriver
» des événemens dans la famille de
» la Ducheſſe : elle eſt preſque la
» ſeule qui deſire vivement ce ma-
» riage. Comme elle eſt d'une

» mauvaiſe ſanté, ſi elle mouroit,
» le Duc ne ſe feroit peut-être pas
» ſcrupule de rompre les engage-
» mens qu'il a pris avec moi. Il
» porte ſes vues plus haut: il n'eſt
» retenu que par la déférence qu'il
» a pour ſa femme. Rien au mon-
» de ne me mortifieroit plus que
» de voir manquer ce mariage:
» j'y ai abſolument attaché mon
» bonheur ou ma gloire, s'il faut
» l'avouer : c'eſt vous révéler le
» plus profond ſecret de mon ame;
» mais on ne doit rien cacher à
» une amie telle que vous. Ce ſont
» les ſentimens de l'homme qui a
» le plus d'eſtime & de reſpect
» pour vous.

LE MARQUIS D'ORNAY.

Cette lettre éleva pluſieurs

l'admiration & du reſpect qu'elle avoit inſpiré au Comte.

Bien convaincue par la ſeconde lecture qu'elle venoit de faire, de l'eſpèce de ſentiment dont le cœur de ſon jeune amant étoit animé, elle ne pouvoit ſe défendre d'une maligne joie, en conſidérant l'erreur du Marquis, de cet homme qui ſe glorifioit d'une prudence conſommée. Cependant au milieu des cris de la paſſion la plus douce pour une femme, Valianne, toujours maîtreſſe d'elle-même, toujours ſage, généreuſe & bonne, ſe faiſoit un ſcrupule de laiſſer M. d'Ornay dans ſon erreur. Mais l'en tirer avant de ſavoir ſi la paſſion de ſon fils ſubſiſtoit avec la même violence, c'étoit lui

donner des alarmes en pure perte ; ſi l'amour du Comte étoit vaincu ; ou peut-être s'expoſer elle-même aux commentaires ironiques de ſon *précieux ami.*

Toutes réflexions-faites, il lui parut plus prudent de demeurer neutre, pour ne pas compromettre ſa ſincérité ni ſon amour-propre. La ſeule choſe qui l'embarraſſoit, c'eſt qu'il falloit répondre au Marquis ; & comment le faire, ſans entrer dans quelques détails relatifs à ce qu'elle avoit intérêt d'éluder ? Elle réſolut de partir ſur le champ pour aller paſſer huit jours à la campagne chez une amie, & de profiter du moment où elle feroit arranger ſes malles, pour écrire à M. d'Ornay qu'elle n'avoit que le temps de l'aſſurer de

ſa ſincère amitié, & du bon état de ſa ſanté.

Tandis que par le calme d'une conduite auſſi ſimple elle ne laiſſoit aucune priſe ſur ſes actions ni ſur ſes ſentimens, le Comte étoit violemment agité par un nouvel incident. Julie, qui avoit regardé le fils de M. d'Ornay avec des prétentions, même avec un tendre intérêt, qui le croyoit touché de ſes charmes, ſe le perſuadoit chaque jour davantage par le peu de ſoin qu'il apportoit à plaire aux autres femmes, quoiqu'il ne fît rien de marqué pour elle. Son imagination réaliſoit tout ce que ſon cœur deſiroit.

Le goût du jeune Comte pour la ſolitude, & ſon extrême timidité, lui firent penſer qu'il ne ſe conduiſoit

duiſoit ainſi que par le déſeſpoir de la rendre ſenſible. Elle lui ſut gré de ſa retenue, & mit ſur le compte du reſpect tout ce qu'elle n'auroit dû attribuer qu'à l'indifférence. Mais l'amour-propre, l'ambition, un peu de penchant, tout cela réuni contribuoit à ſa prévention. D'ailleurs l'ame du Comte étoit dans une diſpoſition ſi tendre, en même temps ſi malheureuſe, que ſa phyſionomie peignoit un cœur brûlant d'amour. Les malheurs de cette paſſion donnent beaucoup plus d'énergie aux traits que la félicité la plus complette. Les ſoupirs, la langueur des regards, l'invincible habitude d'enviſager avec tendreſſe même les objets les plus indifférens, il n'en faut pas davantage pour entraîner

un cœur disposé à aimer. Julie qui portoit toute son attention sur ses moindres mouvemens, se crut en effet la cause & l'objet de la tendre mélancolie du Comte. Après s'être permis toutes les avances & les encouragemens que la bienséance pouvoit admettre, elle se détermina à une démarche hasardeuse, mais qui dans son erreur ne devoit pas la commettre. Elle écrivit ce qui suit au Comte. Bien sûre qu'il ne connoissoit pas son écriture, elle voulut se tirer de l'incertitude où elle étoit.

*Lettre de Julie au Comte.*

„ La tristesse dans laquelle vous „ paroissez plongé ne peut exister „ sans quelque cause particulière;

„ elle n'eſt pas naturelle à votre
„ âge & dans votre poſition. Quel
„ malheur peut troubler votre re-
„ pos ? De la naiſſance, de la fortu-
„ ne, du mérite, une figure faite
„ pour intéreſſer les plus inſenſi-
„ bles ; avec tous ces avantages
„ vous n'êtes pas heureux ; du-
„ moins vos ſoupirs l'annoncent :
„ vous fuyez le monde, même les
„ perſonnes qui témoignent le plus
„ d'empreſſement de vous voir. Ah !
„ pourquoi cette humeur ſauvage ?
„ elle afflige ceux qui prennent in-
„ térêt à vous. Je crains de me
„ tromper dans mes conjectures ;
„ oh ! oui, j'en tremble... Cepen-
„ dant je ne puis cacher plus long-
„ temps mes idées ſur votre comp-
„ te. Une flamme naiſſante que
„ vous voulez ſans doute étouffer,

„ cauſe l'état pénible où vous pa-
„ roiſſez plongé. Dans une ame no-
„ ble comme la vôtre, il ne peut
„ naître que des ſentimens honnê-
„ tes, avoués de la raiſon. Pourquoi
„ donc les cacher? ſeroit-ce la
„ crainte de les voir repouſſés? Ah!
„ raſſurez-vous. Quand on a votre
„ eſprit, vos belles qualités, des
„ vœux légitimes ne peuvent qu'ê-
„ tre bien reçus. Je vous parlerois
„ avec une franchiſe plus flatteu-
„ ſe encore, ſi j'étois ſûre de trou-
„ ver dans votre cœur les mêmes
„ ſentimens qui animent le mien.
„ Dans l'incertitude où je ſuis, je
„ commettrois une grande impru-
„ dence, ſi une vaine curioſité
„ pouvoit aider à me deviner ſans
„ le ſecours de votre cœur. Je ne
„ crois pas devoir rien ajouter;

„ j'en ai déja trop dit, ſi j'ai le
„ malheur de me tromper: c'eſt
„ ce que votre réponſe m'appren-
„ dra; vous pouvez la dépoſer de-
„ main à neuf heures du matin
„ dans le même cabinet de verdure
„ où vous trouverez ma lettre:
„ elle me parviendra ſûrement.

„ Si c'eſt un objet abſent de ces
„ lieux qui altere la tranquillité
„ dont vous devriez jouir, je vais
„ être plus à plaindre que vous;
„ mais ayez cependant le courage
„ de me l'avouer. Il eſt affreux
„ ſans doute de ſe tromper ſur ce
„ que l'on ſouhaite; mais il l'eſt
„ mille fois davantage de l'être
„ par ce qu'on aime & eſtime au-
„ deſſus de tout ce qu'il y a dans
„ l'univers. Ma main tremble en
„ traçant ces dernières lignes; c'eſt

„ pour n'y plus revenir: il ne faut
„ rien confeſſer à demi ; c'eſt pour
„ m'ôter tout d'un coup toute eſpè-
„ ce de reſſource. Plus j'aurai fait ,
„ ſi c'eſt en vain , plus je trouverai
„ des raiſons d'effacer de mon ſou-
„ venir une image trop chère.
„ Adieu. Demain à neuf heures je
„ ſaurai mon ſort. Ne préſumez pas
„ cependant qu'il ſoit uniquement
„ en votre pouvoir de le régler.
„ L'empire de la vertu, & s'il faut
„ l'avouer , celui de la fierté, égale
„ au moins celui de la paſſion. Je
„ vous donne l'exemple d'une en-
„ tière ſincérité ; mais qu'eſt - il
„ beſoin de vous faire entendre la
„ voix du devoir ? Tout annonce
„ en vous une ame pure & fran-
„ che : qu'ai-je donc à redouter ?
„ Une vérité peut être contraire à

„ mes vœux : n'importe, je vous
„ la demande avec un désir sincère
„ de la savoir.

A l'ouverture de cette lettre, le Comte crut d'abord, parce qu'il le désiroit, que c'étoit un inocent artifice employé par Valianne pour l'éprouver, & connoître si une déclaration de cette espèce ne flatteroit pas sa vanité au point de l'entraîner à y répondre d'une manière satisfaisante.

Quel qu'en pût être l'objet, une seconde lecture détruisit bientôt cette première impression ; mille idées s'offrirent à son esprit, sans qu'il pût s'arrêter à aucune. Le mauvais succès de sa tentative auprès de Valianne le rendoit si défiant, si modeste sur son propre

mérite, qu'il ne pouvoit attribuer à quelque femme que ce fût des ſentimens qu'il ſe croyoit ſi peu propre à inſpirer. Rien n'eſt plus capable de rendre modeſte que le véritable amour, & qu'un amour malheureux.

Le Comte s'épuiſoit en vaines conjectures, ſans pouvoir s'arrêter à la véritable. Mais comme il faut un point fixe à l'eſprit au milieu même de ſon incertitude, l'ignorance en détermine le choix; la vanité y attache & fait adopter une erreur, plutôt que de ſe ſoumettre à l'inſuffiſance de ſes lumières.

Le Comte finit par ſe perſuader que ſon père étoit l'auteur de la lettre : il imagina que M. d'Ornay, curieux de pénétrer la véritable cauſe de ſon éloigne-

ment pour la ſociété, avoit tendu ce piége à ſon amour-propre. Dans l'eſpérance de tout découvrir, cette idée lui parut ſi naturelle, qu'il s'y fixa. D'après cette opinion, il lui paroiſſoit impoſſible de faire la réponſe qu'on demandoit. Incapable de trahir les ſentimens dont il étoit pénétré, bien déterminé à mourir plutôt que de les avouer, il réſolut de garder un profond ſilence ſur l'épitre trouvée. Cette préoccupation le rendit plus embarraſſé, plus timide en la préſence de ſon père : il évitoit avec ſoin les entretiens particuliers. M. d'Ornay ſurpris de ce changement, ſe livra de nouveau à toutes ſes alarmes.

Julie, de ſon côté, étoit en proie au dépit le plus terrible : elle étoit

humiliée & furieuſe, comme ſi le Comte eût dû deviner que c'étoit elle qui lui avoit écrit. Elle lui faiſoit un crime de ſon inſenſibilité pour elle, tandis qu'elle croyoit ne lui ſavoir mauvais gré que de ſon impoliteſſe: elle auroit voulu lui marquer du mépris, de la haine; mais l'amour-propre, par un de ces ſubterfuges qui l'apaiſent au moment où il eſt le plus irrité, lui ſuggéra une idée moins déſeſpérante. Elle ſe dit que ſa lettre avoit été trouvée par d'autres, & que le Comte ne l'avoit ſûrement pas lue. Comme elle n'y avoit point mis d'adreſſe, il lui parut tout ſimple que ceux entre les mains de qui elle étoit tombée l'avoient gardée, ſans s'inquiéter à qui elle pouvoit ap-

partenir. Cette prévention favoriſoit l'envie qu'elle avoit de faire une ſeconde tentative, avec la précaution de mettre un deſſus, & d'arranger les choſes de façon qu'elle ne pût être trouvée que par celui qu'elle intéreſſoit.

Ce projet conçu la calma; mais avant de le mettre à exécution, elle vouloit examiner ſi en effet le Comte ignoroit ſa première démarche. Les ſages précautions dans une femme bien née ne ſont pas incompatibles avec l'imprudence: elle commence d'ordinaire par compoſer avec la raiſon, & finit par tout accorder à l'amour.

Julie ne put tirer aucunes lumières de ſes obſervations: elle revint aux conjectures, qui lui auroient bientôt tenu lieu de mo-

tifs pour écrire une seconde fois ; si un événement imprévu ne l'eût forcée de renoncer à toute espérance.

M. d'Ornay, tourmenté depuis quelques jours par l'air de contrainte qu'il remarqua à son fils ; lorsqu'il étoit en sa présence, se proposoit de lui en demander la cause, lorsqu'il reçut une nouvelle qui lui fit tout oublier, & qui lui causa la joie la plus vive qu'il eût éprouvée depuis la perte de sa femme.

La Ducheſſe de.... lui marquoit que sa santé s'affoiblissant de jour en jour, & que se voyant menacée de mourir peut-être avant le terme qu'elle avoit fixé pour l'établissement de sa fille, elle renonçoit à son premier projet, & qu'elle

étoit réſolue à conclure ſans délai la ſeule choſe qui lui feroit regretter la vie, ſi elle la perdoit avant d'avoir fixé le ſort de ſa fille ; que d'ailleurs une circonſtance dont elle ne pouvoit l'inſtruire que de vive voix, mettoit le Duc, ainſi que toute la famille, dans le cas de ſouhaiter un mariage qui ne pouvoit ſe faire dans une conjoncture plus heureuſe. Elle finiſſoit par lui faire entendre qu'elle ne doutoit pas qu'il ne ſe rendît avec empreſſement aux vœux de toute une famille à laquelle il ſongeoit à s'allier.

Le Marquis n'avoit pas beſoin d'être ſollicité par des raiſons auſſi preſſantes : il regarda comme le comble du bonheur ce qui devoit bientôt le rendre le plus malheu-

reux des pères. Mais, hélas! n'arrive-t-il pas trop ſouvent que les choſes dont nous attendons notre félicité, ſont préciſément celles dont naiſſent nos peines les plus amères?

M. d'Ornay, enivré de joie, chercha ſon fils avec impatience. Il étoit dans le bois, où il entretenoit ſa tendre langueur, en ſongeant ſans ceſſe à Valianne. Il en étoit vivement occupé, au moment où ſon père vole au-devant de lui, les bras ouverts, pour le preſſer ſur ſon cœur. Des larmes de tendreſſe couvrent ſes yeux. La lettre de la Ducheſſe entre ſes mains, il la préſente au Comte, en l'embraſſant avec les ſentimens d'une ſatisfaction ſi vive, qu'elle lui ôte la faculté de parler. Son

fils tremble même avant d'en connoître la cauſe. Il parcourt la fatale lettre avec une émotion ſi terrible & ſi douloureuſe, que la joie du Marquis ſe change en une appréhenſion mortelle : mille craintes confuſes l'agitent. O mon fils, s'écrie-t-il, de quel malheur ſuis-je menacé, à l'inſtant même où je me flattois de conſommer votre bonheur & le mien ! Ce peu de mots prononcé avec l'énergie & la véhémence d'une ame ſenſible violemment affectée, fit une impreſſion ſalutaire, quoique fugitive, ſur le cœur du Comte. Il raſſura ſon père, ſans commettre ſa ſincérité. L'intérêt de ſon ſecret tout-puiſſant ſur lui, la néceſſité de le cacher plus que jamais, par la circonſtance préſente, par la

froideur de Valianne, lui ſuggé-rerent le moyen de calmer les alar-mes du Marquis, ſans rien dire de poſitif. M. d'Ornay fut d'autant plus facile à perſuader qu'il n'a-voit que de vaines terreurs, qu'il ne ſuppoſoit nul penchant à ſon fils.

Il préſuma que la révolution que la lettre avoit paru faire ſur lui, ne pouvoit provenir que de l'éloignement qu'il ſentoit pour le nouveau genre de vie que ſon état exigeroit. D'après cette idée, & dès ce moment, il ne lui permit plus de ſe livrer à la lecture, ni aux promenades ſolitaires. Il lui déclara que pendant les huit jours qu'il comptoit reſter encore à la campagne, il vouloit qu'il ſe li-vrât à tous les amuſemens de la

ſociété. Le Comte promit de bonne foi d'y employer tous ſes efforts. Charmé de voir que ſon père prenoit ſi bien le change ſur la cauſe de ſon agitation, il réſolut de mettre tout en œuvre pour maintenir une erreur qui garantiroit ſon ſecret de toute cenſure & de toute raillerie ; car cette dernière crainte avoit tant d'empire ſur lui, qu'il ſe ſentoit capable de mourir plutôt que d'avouer ouvertement ſon amour. Il s'efforça donc de ſe prêter à ce que le Marquis exigeoit qu'il fît à l'égard de la ſociété.

Cette contrainte ſeule auroit ſuffi pour ajouter à ſes peines. Son cœur étoit déchiré par mille tourmens divers. Perſuadé qu'il n'étoit pas aimé de la ſeule perſonne qui

pût faire ſon bonheur ; inſtruit qu'il falloit unir ſon ſort à une perſonne pour qui la préoccupation de ſon ame lui inſpiroit une invincible averſion, il étoit dévoré par les plus cuiſans chagrins.

Il y avoit à peine deux jours qu'il connoiſſoit toute l'étendue de ſon malheur, lorſque ſon père reçut une ſeconde lettre de la Ducheſſe, par laquelle elle l'invitoit à ſe rendre à Paris ſur le champ. Ce départ précipité mit M. d'Ornay dans la néceſſité de faire confidence à ſes hôtes des raiſons qui l'obligeoient de les quitter avant le temps fixé. Ce fut alors que Julie s'applaudit d'avoir différé ſa ſeconde lettre. Elle ſe conſola de la perte de ſes eſpérances, en ſongeant que le Comte ignoroit ſes

diſpoſitions. On prend plus facilement ſon parti dans un mauvais ſuccès, lorſqu'on n'a point à rougir aux yeux de celui de qui il dépend.

Le Marquis étoit ſi tranſporté de joie de voir hâter le moment où tendoient tous ſes vœux, qu'il ne s'appercevoit pas de l'accablement funeſte ſous lequel ſon fils étoit prêt à ſuccomber. Il remarqua ſeulement qu'il n'éprouvoit pas une ſatisfaction égale à la ſienne. Il ne crut pas devoir lui en témoigner ſon mécontentement. Cependant craignant qu'il ne montrât pas tout l'empreſſement que ſa poſition exigeoit, auſſi-tôt qu'il fut arrivé, il ſe rendit chez ſa *précieuſe amie:* il lui fit part de ſon bonheur, & des inquiétudes

qui le troubloient: il la conjura avec les plus vives inſtances d'uſer de tout l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon fils, & de tout le pouvoir que ſes charmes avoient ſur ſon cœur, pour lui faire enviſager ſon mariage comme le comble de la félicité. La ſage Valianne promit non-ſeulement de faire tout ce qui dépendroit d'elle à cet égard; mais elle réſolut intérieurement d'aller plus loin, s'il étoit poſſible. Elle recommanda au Marquis de lui envoyer ſon fils le plutôt qu'il pourroit. Elle ne l'avoit jamais déſiré ni attendu avec une impatience auſſi vive. Elle ſe flattoit déja d'une victoire dont elle s'honoroit doublement. Elle alloit rendre un ſervice eſſentiel à ſon intime ami; & pour l'obliger

avec fruit, elle alloit travailler à inſpirer de l'admiration, de l'amour pour une rivale, à un amant dont elle étoit adorée : ſacrifice dont la femme la plus auſtère & la plus déſintéreſſée n'eſt pas toujours capable.

Valianne, ſoutenue par l'eſtime que ſon projet lui donnoit d'elle-même, n'aſpiroit qu'au moment de l'exécuter. Le Comte, ſans autre motif que celui de ſon amour, brûloit auſſi de la revoir ; mais la crainte d'eſſuyer des froideurs, peut-être des plaiſanteries ſur la lettre anonyme, ſuſpendoit la violence de ſes déſirs. Vivement combattu, il auroit encore différé une viſite que la ſimple politeſſe rendoit indiſpenſable, ſi ſon père ne lui eût repréſenté que c'étoit

manquer d'égards, & ne pas répondre aux témoignages de bonté de Valianne, que de ne pas marquer plus d'empreſſement à la revoir.

De ſi bonnes raiſons jointes au mouvement impérieux qui l'entraînoit, ne pouvoient manquer de le déterminer. Un eſpoir involontaire & fugitif le ſoutint au moment de revoir celle qui, ſelon lui, devoit décider de ſon ſort. Valianne le reçut avec un accueil careſſant. Pour lui, il étoit hors d'état de proférer un mot; un tremblement univerſel l'avoit ſaiſi. Bonjour, cher Comte, lui dit l'aimable veuve; que je vous félicite du fond du cœur, mon jeune ami, du rare tréſor que vous allez poſſéder! Si je vous connoiſſois moins; ſi M. votre père, ſemblable au

plus grand nombre, vous privoit des choſes relatives à votre naiſſance & à ſa fortune; ſi ſa générolité pour vous n'alloit au-delà de vos déſirs, je commencerois par vous féliciter du mariage avantageux que vous allez faire, des biens immenſes dont vous allez devenir le maître abſolu; mais avec un père auſſi tendre, auſſi libéral, avec des déſirs modérés comme les vôtres, le peu d'ambition que je vous connois, je ne trouve de complimens à vous faire ſur cet événement que le bonheur d'unir votre ſort à celui de la femme la plus belle, la plus ſpirituelle & la plus aimable que j'aie encore vue.

Le Comte exhala un profond ſoupir, laiſſa échapper quelques larmes, détourna la tête pour les

dérober ; & laiſſa continuer Valianne, ſans avoir la force de l'interrompre, quoique l'éloge qu'elle commençoit à faire de Mademoiſelle de.... lui cauſât un dépit mortel, par l'induction qu'il en tiroit. Il penſa que ſi elle l'aimoit un peu, elle n'auroit ni la force ni la cruauté de vanter les charmes d'une rivale.

Valianne, toujours animée par une raiſon qu'on pourroit nommer ſublime, attendu les ſecrettes diſpoſitions de ſon ame, acheva le panégyrique avec une bonne foi rare, & capable de jetter le Comte dans le déſeſpoir. Pour donner plus de poids à ſes louanges, elle entra dans des détails qui ne laiſſoient aucun doute ſur la ſincérité de ſon enthouſiaſme. Une

circonſtance

circonſtance fâcheuſe, reprit-elle, m'obligea, il y a deux ans, à paſſer quinze jours dans un Couvent, pour conſoler une intime amie qui avoit perdu ſon mari. Mademoiſelle de .... y étoit ; j'eus occaſion de paſſer pluſieurs après-dîner avec elle. La douceur de ſon caractère, la ſolidité & l'agrément de ſon eſprit, me charmèrent autant que ſa beauté & ſes graces m'avoient frappée. Si je vous en ai peu parlé juſqu'à ce jour, c'eſt qu'au fond je craignois que ce mariage ne manquât, malgré les grandes eſpérances de M. d'Ornay. Si vous ſaviez de quelle joie ce tendre père eſt pénétré ! ... Moi-même, mon jeune ami, ajouta-t-elle avec un ton un peu ému, je ſuis comblée, parce que je ſens que vous

ſerez vraiment heureux. Je ne connois pas d'union plus aſſortie que celle que vous allez former. Mademoiſelle de .... a le cœur ſenſible, l'eſprit cultivé; elle aime paſſionnément la lecture, la muſique, la peinture : vous avez les mêmes goûts. Quelles douceurs vous attendent! Je ſais pluſieurs traits de ſa bienfaiſance. Oh! ſi je vous diſois juſqu'où elle a porté la vertu & la pitié pour les malheureux; cela ſeul vous la feroit adorer. Oui, vous.... Ah! de grace, Madame, ménagez mon trop ſenſible cœur. — Ce tranſport, reprit Valianne en rougiſſant, eſt d'un heureux augure pour votre jeune épouſe. Non, rien n'approche de l'idée du bonheur dont vous allez jouir tous deux. Je

vous verrai peu déſormais. Cependant ſongez quelquefois que perſonne au monde, après votre digne père, ne s'intéreſſe plus vivement que moi à votre ſort. — Seroit-il poſſible, Madame? — En doutez-vous? — Que trop pour mon malheur. — Quoi! après les preuves conſtantes que je vous ai données de l'amitié la plus ſincère!.. Ah! Comte, je ne vous croyois pas ingrat. — Je ne ſuis que malheureux; je ſuis au déſeſpoir. — En vérité, Monſieur, vous m'étonnez; vos plaintes me paroiſſent inconcevables; vous gémiſſez quand toutes les proſpérités ſemblent s'accumuler pour faire de vous l'homme le plus heureux, l'époux le mieux partagé. Oui, il n'eſt point de qualités brillantes, de

graces, d'attraits & de vertus que vous ne trouviez dans celle qui vous eſt deſtinée. Rien ne peut & ne doi manquer à votre félicité, à moins que vous ne ſoyez bercé de quelque chimère, & que votre imagination franchiſſant les bornes du poſſible aux yeux de la raiſon, ne vous ait fait déſirer des choſes que la ſageſſe déſapprouve. En pareil cas, un ſilence éternel ſeroit le ſeul parti convenable. On n'eſt digne de ſoi, de ſes amis, des faveurs du deſtin, qu'à ce prix. — Je vous entends, Madame; je vais m'efforcer de mériter du moins votre eſtime.

Le Comte ſortit ſans attendre de réponſe; un dépit ſombre qui tenoit du déſeſpoir, l'entraîna à fuir; les derniers mots de Valian-

ne furent un Arrêt de mort pour lui. — Elle m'ordonne un ſilence éternel, s'écrioit-il, dans l'amertume de ſon cœur : ah ! c'eſt me dire de mourir, plutôt que d'oſer aſpirer à ſa tendreſſe. Elle m'en croit indigne, ſans doute ; je ſuis un objet mépriſable à ſes yeux, moi qui voudrois réunir toutes les vertus pour lui plaire. Elle dédaigne l'hommage d'un cœur qui ne reſpiroit que pour l'adorer. Ma diſcrétion, mon reſpect, mon déſeſpoir, rien ne peut la toucher. Quel mortel peut aſpirer à ce bonheur ! Sa ſublime ſageſſe l'élève au-deſſus des foibleſſes de l'amour. Avec un cœur auſſi ſenſible aux peines des malheureux, peut-elle être auſſi indifférente aux miennes ? . . . Mais que dis-je ? elle

ne les connoît pas. Lui ai-je dit quelle en étoit la cauſe? Non, elle ne le ſaura jamais; c'eſt un ſecret que je dois emporter au tombeau. C'en eſt fait, j'y ſuis réſolu.

Le Comte s'attacha à cette idée, comme à la ſeule d'où dépendoit la fin de ſes maux. Dérober ſon ſecret, & ceſſer d'être, devint ſon unique vœu, ou plutôt ſa paſſion; & comme ſi la réſolution de mourir eût été un poiſon préparé, la douleur fit des progrès ſi terribles & ſi prompts ſur lui, que la veille du jour qu'il devoit être préſenté à la Ducheſſe, il fut ſaiſi d'une fièvre violente, ſuivie de pluſieurs accès de délire qui firent craindre pour ſa vie. Il eſt plus aiſé de ſe figurer les alarmes & le déſeſpoir de M.

d'Ornay, que de les décrire. Sa raiſon preſqu'égarée par l'excès de ſa crainte, le mettoit hors de lui; ſa ſituation étoit auſſi digne de pitié que celle de ſon fils. Frappé par l'endroit le plus ſenſible, menacé de perdre le ſeul bien qui lui fût cher, il ſe trouvoit le plus malheureux des pères au moment même où il ſe croyoit le plus fortuné. Il eut recours aux Médecins les plus habiles : des remèdes adminiſtrés à propos calmèrent un peu la violence de la fièvre ; mais les ſecours de l'art ſont impuiſſans pour guérir une ame abreuvée de douleur.

L'état de criſe du Comte ſe changea en une langueur qui conſumoit ſon être par des gradations meurtrières, quoiqu'inſenſi-

bles au dehors. Il y avoit près de deux mois que la Faculté, consultée sur un genre de maladie aussi inconcevable, s'épuisoit vainement en dissertations, en conjectures, en définitions, lorsque le hasard fit connoître au Marquis un Médecin de Province, qui avoit quelque réputation, mais beaucoup moins qu'il n'en méritoit. Il passoit pour un caractère singulier, parce qu'il étoit ennemi des remèdes, sur-tout des complaisances pusillanimes, à quoi les autres s'assujettissoient pour plaire à leurs malades, ou à leur famille. Il avoit pour principe d'étudier le tempérament, & de le connoître par le caractère. Il jugeoit du physique par le moral. Il prétendoit que dans le grand nombre de malades,

il y avoit plus d'eſprits affectés que de corps. Cette opinion étoit le réſultat de ſon expérience.

Les premiers jours qu'il vit le Comte, il ne décida rien ; il voulut l'examiner avant de prononcer comme ceux qui l'avoient précédé. Il reconnut qu'il avoit une fièvre lente, mais il prétendit qu'elle étoit entretenue par une cauſe étrangère. Il l'obſerva avec un ſoin particulier. Il lui rendoit de fréquentes viſites. Chaque fois il tâchoit d'amener la converſation ſur quelques matières propres à l'amuſer. Il remarquoit que tout ce qui auroit donné de la gaité à un autre, lui arrachoit des ſoupirs ſuivis d'un ſourire forcé. Le rire de la douleur eſt cent fois plus funeſte que ſes larmes.

Le Médecin déclara à M. d'Ornay, qu'un chagrin profond dévoroit ſon fils; qu'il n'y avoit pas d'autre cauſe du dépériſſement affreux où il étoit; qu'il y avoit tout à craindre pour ſes jours, s'il ne parvenoit à lui faire révéler ſon ſecret. Le Marquis ſe refuſa d'abord à cette idée. Il crut que le Médecin, ne connoiſſant pas plus que ceux qui l'avoient précédé, la maladie de ſon fils, ſubſtituoit une chimère au défaut de la vérité, plutôt que d'avouer ſon ignorance. Il ne pouvoit ſuppoſer au Comte aucun motif de chagrin aſſez vif pour le porter au dégoût de la vie. Cependant le Médecin inſiſta avec tant de force ſur la juſteſſe de ſon obſervation, qu'il parvint à le perſuader.

Aux premières queſtions que M. d'Ornay fit à ſon fils, il le vit changer de couleur. Ce début le confirma; il devint plus preſſant, ſans en rien obtenir. Le Comte fut ſi effrayé de voir que ſon père cherchoit à pénétrer le fond de ſon ame, qu'un tremblement convulſif s'empara de tout ſon corps. Le Marquis déſolé de l'impreſſion que ſa tendre curioſité produiſoit, crut devoir renoncer à ſa tentative, ou du moins la ſuſpendre. Auſſi alarmé que ſon fils, il n'eut pas la force de pourſuivre ſes inſtances: il tomba preſque ſans voix & ſans mouvement dans les bras du Comte; ſes larmes furent les ſeules interprêtes de ſa volonté. Quel fils ſeroit aſſez barbare pour être inſenſible à la touchante éloquence

d'un cœur paternel ! Prier lorſqu'on peut ordonner ! des pleurs au lieu de menaces ! Tant de bontés pénétroient le Comte de reconnoiſſance & de douleur. Retenu par une confuſion invincible, combattu par l'impoſſibilité de réſiſter, déchiré par la crainte de ſuccomber, préférant la mort à la honte d'un aveu ſuperflu, il interrompit le douloureux ſilence qu'ils gardoient tous deux par un excès de ſenſibilité. Il proteſta à ſon père qu'il ne renfermoit le ſecret de ſon cœur que pour lui épargner des peines beaucoup plus grandes que celles qui l'affectoient. — Quoi, mon fils, s'écria le Marquis, avec une ſurpriſe mêlée de terreur, vous pouvez penſer qu'il y ait quelque choſe au monde qui

pût m'affliger plus que le malheur affreux dont je ſuis menacé ! Quelle idée, mon enfant, mon unique bien, as-tu donc de l'amour de ton père, toi pour qui ſeul j'ai ſupporté le fardeau de la vie ? Après la perte de ton adorable mère, je n'aurois pu lui ſurvivre, ſans ma tendreſſe pour toi. Ah ! mon fils, tu ſais.... Non, tu ne connois pas toutes les ſollicitudes que ta jeuneſſe m'a cauſées. — Qui, moi, mon père, je ne ſentirois pas tout le prix de vos tendres ſoins ? Ah ! croyez que j'en ſuis pénétré, qu'ils m'ont appris à vous adorer, à vous chérir à plus d'un titre. Hélas ! je meurs de douleur à la ſeule penſée de l'obſtacle involontaire que je mets au comble de vos vœux ; mais de grace, mon reſpectable,

mon tendre père, ne cherchez pas à découvrir ce que je voudrois me cacher à moi-même : il y va de votre repos, peut-être de ma vie. — O Ciel ! que tu m'alarmes ! t'en perdrai-je moins, ſi tu perſiſtes dans la funeſte réſolution de garder un ſilence qui me tue, qui me cauſe mille morts, par la trop juſte crainte dont je ſuis frappé ? Tes ſoupirs ſont autant de poignards qui viennent percer mon triſte cœur ; mes entrailles ſe déchirent à la ſeule vue de ton état. Ah ! ſi tu pouvois concevoir les tranſes, les doutes mortels où tu me plonges, tu ne te permettrois pas de reſpirer avant d'avoir ſatisfait à ce que le devoir & la piété filiale t'ordonnent... Non, non, ne m'écoute pas. Ce n'eſt pas le ſang qui

réclame les droits du ſang ; c'eſt mon amour, c'eſt ma tendreſſe au déſeſpoir qui implore la tienne. Par pitié, ne réſiſte plus à un père qui t'idolâtre ; oublie, s'il le faut, que tu me dois le jour, que mon ſang anime tout ton être ; ſonge que je ſuis ton ami ; crois que mon cœur conjure le tien d'être ſenſible aux maux que tu me cauſes. — Ah Dieux ! ô mon trop généreux père, ſi vous pouviez lire dans mon ame, que vous m'épargneriez de douleur ! Quel ſupplice affreux pour un cœur accablé de vos bontés, de ſentir que je ne puis vous obéir, qu'en vous faiſant connoître & partager un malheur ſans remède ! Grand Dieu ! une tendreſſe comme la vôtre, une reconnoiſſance comme la mienne,

ne devroient-elles pas produire un miracle, ſans lequel je ne puis être digne d'une condeſcendance qui m'accable, en me faiſant éprouver une douloureuſe confuſion? — Bonté du Ciel, raſſurez mon fils. Mon cher enfant, qu'as-tu à redouter avec ton ami, avec moi, dont tu es l'idole chérie, l'unique ſource de ma félicité & de mes peines? Penſes-tu que ma tendreſſe ait des limites, & qu'au premier égarement d'eſprit & de cœur dont tu ſerois coupable, je ceſſerois de t'aimer? Me confondrois-tu avec ces pères deſpotiques & dévorés d'ambition, qui ne chériſſent dans leurs enfans qu'une ſoumiſſion aveugle à leurs caprices & à leurs paſſions? La mienne eſt de faire ton bonheur. Tout ce qui y

portera atteinte, ne fût-ce qu'à tes yeux, j'en ferai le ſacrifice. Oui, mon fils, abuſe, ſi tu en as le courage, de tout l'aſcendant que mon amour te donne ſur moi. Je te confeſſe que je renoncerois à tout ce qui pourroit le plus me flatter, à la vie, s'il le falloit, avant de faire la moindre violence à tes ſentimens. — O mon père, ô tendreſſe ſublime, je ſuccombe ſous ton propre poids, je ſuis anéanti, mon cœur ne peut ſuffire à toute ſa ſenſibilité. Par quel hommage, par quelle abnégation.... Ah! je puis tout dans ce moment que le meilleur des pères rend immortel. Recevez un ſacrifice bien au-deſſus de celui de ma vie. Hélas! je voulois en abréger la durée, & ſon terme me paroiſſoit celui de mes maux.

Mais elle n'eſt plus à moi ; je vous la dois à trop de titres : vous venez de vous en rendre le maître abſolu, père tendre & indulgent. Que ne puis-je vous immoler juſqu'à la penſée qui occupe toute mon ame ! Ah ! je ſaurai du moins ſouffrir & vivre. — Me crois-tu aſſez barbare pour accepter un ſacrifice au-deſſus de tes forces, ſi tu ne pouvois vaincre ta douleur ? Ton père, plus malheureux que toi, en voyant tes combats, te preſſeroit bientôt de mettre fin à ſon ſupplice, à quelque prix que ce fût. Cher enfant, compte donc ſur une entière condeſcendance en tout ce qui ne bleſſera ni l'honneur, ni la vertu. — Amour paternel, charme victorieux d'un cœur que vous tranſportez juſqu'au raviſſement, puiſ-

fiez-vous triompher à jamais de ma volonté, comme en cet inſtant! Oui, je le déſire de toutes les puiſſances de mon ame.

Les yeux du Comte ſe remplirent de larmes, en affirmant un vœu que l'amour démentoit. Un épuiſement total ſuccéda au ſaint enthouſiaſme de cette piété filiale. Il demeura comme anéanti dans un profond ſilence. M. d'Ornay, troublé juſqu'au fond de l'ame ſans le faire paroître, commençoit à redouter l'éclairciſſement. Cependant ſa curioſité n'en étoit pas moins vive; la crainte aiguillonne ce ſentiment, loin de l'émouſſer. Il renouvella ſes inſtances avec les ménagemens dont la ſituation de ſon fils avoit beſoin. Il le preſſa de prendre enfin ſur lui la révélation

d'un ſecret qu'il ne pouvoit garder plus long-temps ſans lui cauſer les plus vives inquiétudes. — Et ſans me rendre coupable de la plus affreuſe ingratitude, interrompit le Comte. Mais permettez, mon père, que je vous faſſe une prière, c'eſt de ne pas exiger le ſacrifice de ma répugnance. Je ſens que je n'aurois pas la force de réſiſter à votre tendreſſe ; elle ſe changeroit pour moi en deſpotiſme ; en cédant à la force de ſon aſcendant, tout mon être ſeroit révolté ; les plus cruels ſupplices me ſeroient moins horreur qu'une union que mon cœur prévenu abhorre. — Dieu ! qu'eſt-ce que j'entends ? . . . Ah ! mon fils, vous me portez le coup de la mort. Quoi ! vous auriez laiſſé prendre

aſſez d'empire à une paſſion malheureuſe pour renverſer tous mes projets, pour détruire l'ouvrage de vingt années ? . . . O déſeſpoir ! il ne me reſte plus qu'à mourir. — Non, mon père, ce ſeroit à moi à renoncer à une vie que la fatalité de mon ſort me rend chaque jour plus odieuſe. Vous ne connoiſſez pas tout mon malheur ; je ne puis combler vos vœux ni les miens. Forcé de vous déſobéir ſans eſpoir d'être plus heureux, de tous les êtres je ſuis le plus miſérable. — Toi, mon fils, le plus miſérable ! toi, pour qui je n'ai pas exhalé un ſoupir, formé une penſée qui ne fût pour ton bonheur ! . . . Quelle erreur étoit la mienne ! qu'ai-je donc fait juſqu'à ce triſte jour ! . . . Tu briſes mon trop ſen-

ſible cœur; tu lui fais éprouver mille angoiſſes mortelles; il ne lui reſte de vie que pour ſentir la douleur. . . . Ah! achève de l'accabler: il eſt ouvert à tous les maux humains. Puiſque les coups partent de mon fils, un ſeul porté par une main ſi chère ſuffit pour le déchirer. . . Parle; je ſuis prêt à tout entendre, à tout ſupporter; relève ton courage; ton père te promet d'être encore ton ami; figure-toi que tu vas épancher le ſecret de ton ame dans le ſein d'un tendre confident. — Croyez, mon incomparable père, que vous m'êtes mille fois plus cher; mais ſouffrez qu'en me parjurant pour vous complaire, le papier ſoit le premier dépoſitaire d'un aveu que j'avois proteſté de taire au prix de

ma vie, s'il le falloit. Hélas ! il n'eſt pas en mon pouvoir de vous refuſer ; que ne puis-je également ſatisfaire tous vos déſirs ! Demain vous ſaurez le ſecret de votre malheureux fils, & vous jugerez ſi la mort n'eſt pas le ſeul remède à mes maux. — Se peut-il, mon enfant, que tu veuilles, que tu puiſſes laiſſer ton père dans une douloureuſe perplexité juſqu'à demain ! Tu vois qu'à peine je reſpire ; tu ne feras pas quelques efforts pour me délivrer des tourmens de l'incertitude ! — Eh bien, dans une heure vous ſerez ſatisfait. Hélas ! c'eſt hâter l'inſtant qui doit mettre le comble à mon déſeſpoir ; votre juſte ſévérité d'accord avec celle qui me plonge au tombeau. — Seroit-il poſſible, mon enfant, que tu ne

fuſſes pas aimé ! Ah ! ſi cela étoit, mon cœur s'ouvre à l'eſpérance... Je te laiſſe : ſouviens-toi que dans une heure ton ami doit être inſtruit : il te jure de travailler à ton bonheur, ſi aucun des ſentimens que tu te dois, & à moi-même, ne s'y oppoſe.

Ces dernières paroles rendirent un peu de courage au malheureux Comte. Il lui ſembla que Valianne, qui avoit la plus haute eſtime de ſon père, ne pourroit lui paroître une perſonne indigne de ſon alliance. Mais après s'être livré à cette idée flatteuſe, il n'en étoit que plus déſeſpéré, en ſongeant qu'il étoit dédaigné ; que Valianne, qui n'avoit jamais été touchée de ſon amour, ne le ſeroit pas davantage de l'offre de ſa main. Cette

penſée

penſée l'accabloit, & le ramenoit à ſa première réſolution de mourir avant que de faire l'aveu d'un amour ſi malheureux.

Toute la reconnoiſſance & la tendreſſe qu'il devoit à ſon père, ſuffiſoient à peine pour vaincre ſon amour-propre & ſes craintes. Cependant il venoit d'engager ſa parole, & ſa chère Valianne lui avoit ſur-tout inſpiré une foi inviolable pour les promeſſes. Ainſi ce fut encore par reſpect pour les préceptes de l'idole de ſon cœur, qu'il parvint à ſurmonter ſon orgueilleuſe timidité. Sa main traça avec un déſordre extrême, & en tremblant, ce qui ſuit.

*Lettre du Comte à ſon père.*

» Que j'ai beſoin de raſſembler
» le peu de forces qui me reſte, ô
» mon père, pour ſatisfaire votre
» touchante curioſité ! Hélas ! vous
» ne ſavez pas ce que vous déſirez.
» Mon ſecret n'eſt point un fardeau
» pour mon cœur, & il peut être
» un coup mortel pour le vôtre.
» Souvenez-vous du moins que
» vous m'avez promis de l'indul-
» gence, des conſolations ; mais
» leſquelles puis-je recevoir dans
» la funeſte paſſion qui me conſu-
» me ? Il n'eſt pas au pouvoir hu-
» main de changer l'horreur de
» mon ſort. J'aime : ah ! que dis-
» je ? j'adore, j'idolâtre une femme
» que tout devoit m'engager à ne
» regarder qu'avec la vénération

„ que la ſupériorité de ſon mérite
„ exigeoit. Je me ſuis dit mille
„ & mille fois qu'elle étoit trop
„ au-deſſus des hommages d'un
„ homme ordinaire, pour oſer pré-
„ tendre au moindre retour de ſa
„ part.

„ J'atteſte l'honneur que j'ai fait
„ les plus ſincères efforts pour ré-
„ ſiſter au penchant invincible qui
„ m'entraîne. Mon inſuffiſance, ſa
„ ſévérité, ſa ſageſſe que je puis
„ appeller ſublime, ſont autant
„ d'armes avec leſquelles j'ai com-
„ battu mon malheureux amour.
„ Vainement j'ai lutté contre de
„ ſi puiſſans ennemis. Je cède en
„ frémiſſant de la douleur que je
„ vais cauſer au meilleur & au plus
„ digne des pères ; mais il eſt trop
„ vrai qu'il faut que je meure, ſi je

„ ne puis toucher le cœur de l'ado-
„ rable.... Ah ! comment vous la
„ nommer ? combien je vais vous
„ paroître audacieux & insensé !
„ Est-ce à mon âge & avec aussi
„ peu de vertu que je puis aspirer
„ à un bonheur qui seroit envié
„ des Dieux ? ... Une confusion
„ plus profonde que je ne le puis
„ dire, couvre mon visage d'une
„ vive rougeur. Mon père, c'est
„ vous, ce sont les trop justes re-
„ proches dont vous serez en droit
„ de m'accabler, qui me font rou-
„ gir. Ils ôtent jusqu'à la faculté à
„ ma tremblante main de tracer ce
„ que ma timide voix n'a pas eu la
„ force d'articuler. Je vois votre
„ bonté paternelle gémir, me
„ plaindre, & votre raison s'indi-
„ gner de mon égarement. Quelle

„ ſacrilége penſée ! Dois-je nom-
„ mer ainſi le feu le plus pur qu'on
„ puiſſe allumer en un jeune cœur ?
„ Oui, je prends le Ciel à témoin
„ qu'aucun coupable déſir n'a ſouil-
„ lé le ſentiment divin qui anime
„ tout mon être. J'ai pour garant
„ de la pureté de ma flamme le
„ refus que je ferois de ſes faveurs
„ les plus précieuſes, s'il falloit
„ les obtenir en renonçant à ſa
„ main. Unir mon ſort au ſien,
„ voilà le but où tendroient tous
„ mes vœux. Sa beauté, toute ra-
„ viſſante qu'elle eſt à mes yeux,
„ n'eſt pas ſon plus grand charme.
„ C'eſt ſon cœur, ſon eſprit, ſa rai-
„ ſon, ſa douceur, ſa converſation,
„ ſon ame, ſa ſociété, que j'aime.
„ Je ne voudrois jamais me ſéparer
„ d'elle.... O mon père ! com-

„ ment avez-vous pu la voir, &
„ rester le maître de votre cœur ?
„ Avec plus de mérite, plus de
„ qualités que votre malheureux
„ fils, vous auriez su plaire ; je
„ serois moins à plaindre ; j'au-
„ rois appris à respecter votre
„ choix. Mais moi, homme foi-
„ ble, sans expérience, voyant
„ de votre aveu chaque jour une
„ femme faite pour captiver les
„ hommages de l'univers, con-
„ noissant & partageant toute vo-
„ tre estime pour elle, comment
„ pouvois-je me défendre, si ce n'é-
„ toit par l'obstacle de ma jeunes-
„ se, & par la connoissance de vos
„ vues pour mon établissement ?
„ Hélas ! il ne falloit donc jamais
„ l'offrir à ma vue ! il ne falloit
„ donc pas que mon cœur s'accou-

„ tumât à la chérir, à l'adorer,
„ comme ce qu'il y a de plus parfait
„ au monde ! Vous m'y avez con-
„ duit ; vous avez applaudi à mon
„ aſſiduité auprès d'elle. Je vous
„ ai vu ſatisfait du plaiſir que je
„ goûtois dans ſes entretiens, où
„ mon ame enivrée d'admiration,
„ a bu à longs traits le poiſon déli-
„ cieux & funeſte qui circule dans
„ mes veines. Ah ! mon père, mon
„ tendre confident, je puis vous
„ paroître téméraire d'aſpirer à la
„ foi de l'incomparable Valianne ;
„ mais au moins ne ſuis-je point
„ criminel. Je ſuis coupable d'être
„ rébelle à vos vœux, je le confeſ-
„ ſe ; mais c'eſt malgré moi ; & s'il
„ étoit en votre pouvoir ou au
„ mien de changer mon cœur, je
„ n'héſiterois pas, quoi qu'il pût

„ m'en coûter ; car mon tourment
„ me paroît encore moins affreux
„ que la perte d'un ſentiment qui a
„ fixé irrévocablement ma deſti-
„ née. Je vous l'avoue en gémiſ-
„ ſant ; mais cette deſtinée pour
„ laquelle vous avez tout fait, dé-
„ pend en ce jour comme à jamais
„ de Valianne : elle ſeule peut la
„ rendre heureuſe ou miſérable.
„ Ah ! croyez que cet aveu me
„ coûte plus que le ſacrifice de
„ mille vies, ſi je les avois. Oui,
„ les ſupplices les plus affreux
„ n'auroient pu me l'arracher ; mais
„ ma tendreſſe ne peut réſiſter à
„ votre amour. Il me paroiſſoit
„ moins cruel de mourir que de
„ faire éclater une paſſion rebutée.
„ J'ai lieu de croire que je ne ſuis
„ pas même un objet de pitié aux

„ yeux de l'insensible, puisqu'elle
„ a eu la cruauté de me féliciter sur
„ un hymen que mon amour pour
„ elle me rend odieux. Ah ! je
„ crains bien que son indifférence
„ n'aille jusqu'au dédain. Elle s'est
„ fait un barbare plaisir de vanter
„ les charmes d'une autre, tandis
„ que je n'en connois & n'en puis
„ concevoir d'autres que les siens...
„ J'en demande pardon à Made-
„ moiselle de.... Que la beauté
„ que l'on trouve en elle me paroît
„ idéale ! Elle n'existe point à mes
„ yeux. Les vertus qu'on lui prête
„ peuvent être réelles ; mais sont-
„ elles comparables à celles de
„ Valianne, à ses graces, à l'élé-
„ vation de son ame, à cet air
„ noble & doux qui la distingue
„ & la met si fort au-dessus de

„ toutes les perſonnes de ſon ſexe ?
„ Où trouver tant d'attraits & de
„ vertus réunies ? Enfin, ſoit ſym-
„ pathie, ſoit illuſion, ou plutôt
„ puiſſance de ſes charmes, je ſens
„ que mon ſort ne peut être lié à
„ d'autre qu'au ſien. Je conſens à
„ ſupporter le joug d'une vie mal-
„ heureuſe ; je l'ai promis. D'ail-
„ leurs vous avez acquis des droits
„ plus puiſſans ſur mon cœur que
„ ceux du ſang, plus ſacrés pour
„ moi que ceux de l'autorité pater-
„ nelle. Comptez, ô mon père,
„ mon unique ami, ſur l'inviola-
„ ble réſignation de votre fils. . . .
„ Cependant je ſuis ſans eſpoir
„ pour mon amour ; je n'ai que la
„ douloureuſe certitude de ne pou-
„ voir répondre à vos vues. C'eſt à
„ vous de juger ſi l'exiſtence de

„ votre malheureux fils ne ſera pas
„ un ſupplice au-deſſus de ſes
„ forces. N'importe, je vous prou-
„ verai du moins que je ſais vous
„ obéir en ce qui dépend de moi ».

M. d'Ornay ouvrit en tremblant cette lettre : il l'attendoit dans une douloureuſe perplexité. En proie aux alarmes les plus déſeſpérantes, l'eſprit fortement préoccupé de ſes premiers ſoupçons, il craignoit que Sophie ne fût l'objet de cette paſſion malheureuſe qui plongeoit ſon fils dans l'état déplorable où il étoit. Sans ſe donner le temps de lire tout ce que la lettre contenoit, il cherchoit avec avidité le nom de celle qui cauſoit le malheur du Comte & le ſien. En liſant celui de Valianne, il crut

ſe tromper : il imagina que ſes ſens égarés par le délire de la crainte lui en impoſoient ; mais lorſque par une lecture exacte il fut convaincu de la vérité, il demeura comme immobile de ſurpriſe. La terre ouverte ſous ſes pas, l'univers embraſé à ſes yeux, lui auroient cauſé moins d'étonnement & d'effroi ; & comme ſi dans une ſeule penſée il eût pu raſſembler le paſſé & le préſent, & combiner tous les poſſibles, il ſentit que l'amoureuſe frénéſie de ſon fils étoit un mal ſans remède. Cette perſuaſion le jetta dans le plus violent déſeſpoir. Plus malheureux que ſon fils même, dans les premiers inſtans de criſe, où la nature, l'ambition & l'orgueil lui livroient des combats affreux, il ſe croyoit deshonoré

aux yeux du Public, s'il avoit la foibleſſe de condeſcendre à la folle paſſion de ſon fils, en rompant les engagemens qu'il avoit pris.

Il lui paroiſſoit impoſſible de ſurvivre à la rupture d'une alliance où il avoit placé toute ſa gloire & ſa félicité. D'ailleurs il regarda comme une choſe abſurde & impraticable de marier ſon fils à une femme plus âgée que lui, ſans naiſſance & ſans fortune. Sophie, dont il avoit tant redouté les charmes, n'auroit pas même ſatisfait ſa fierté, quoiqu'elle fût jeune & de qualité.

Sa paſſion d'élever le Comte au plus haut rang où il pourroit atteindre, lui faiſoit enviſager la fille de la Ducheſſe comme la ſeule perſonne qui convînt à ſon fils,

Le fanatiſme de l'ambition le rendoit auſſi paſſionné pour l'alliance de Mademoiſelle de .... que celui de l'amour du Comte l'étoit pour Valianne. L'enthouſiaſme étoit le même dans le fils & le père ; il ne différoit que par ſon objet : tous deux également à plaindre, excepté que M. d'Ornay étoit tyranniſé par la honte qu'impriment les préjugés de la naiſſance, & que l'amour ne connut jamais. Il avoit encore de plus que le Comte, la confuſion d'être le propre artiſan de ſon malheur, en ayant follement cru ſuivre le parti le plus prudent.

Il étoit tranſporté de rage en ſongeant à ſon erreur. Il avoit tant de prétention à ce qu'il appelloit la ſageſſe de ſes meſures, il les

croyoit ſi bien priſes, qu'il auroit été difficile de démêler ce qui l'affligeoit le plus, ou de s'être ſi groſſierement trompé dans le calcul de ſa prudence, ou de voir la ruine de toutes ſes eſpérances. Si l'on examinoit la ſource des plus grandes douleurs, l'on verroit que la vanité perſonnelle eſt *la plus forte pointure* qui bleſſe notre amour-propre: rien ne les rend auſſi aiguës que ce ſentiment. Ce n'eſt pas au milieu du preſtige que l'on reconnoît cette vérité; & l'on auroit infailliblement aigri le chagrin du Marquis de le porter à cette réflexion. Mais pour en ignorer la cauſe, on n'en eſt pas moins ſenſible à l'effet. Rien au monde n'auroit calmé le violent dépit de M. d'Ornay, ſans le téméraire eſpoir

auquel il osa se livrer. Les projets extrêmes sont pour ainsi dire le premier baume dont les malheureux se servent pour adoucir l'amertume de leurs peines.

Le Marquis se flatta qu'ayant déja gagné sur Valianne d'inspirer un amour vertueux à son fils, il obtiendroit d'elle de le combler. Par là il entrevit le moyen de concilier la passion du Comte avec l'exécution de ses desseins. Quelque scrupule qu'un si odieux plan pût élever dans son ame, il s'y abandonna.

Son ambition victorieuse des murmures de sa conscience, sut applanir tous les inconvéniens, & lui présenter des motifs assez spécieux pour lui tenir lieu de principes. Entraîné par l'effervescence

de ſa propre chimère, il courut auprès de ſon fils; il l'embraſſa avec tranſport, & de manière à lui occaſionner une illuſion flatteuſe. Cependant il parvint à lui faire entendre, non ſans rougir, la réſolution que leur malheur commun l'avoit forcé de former vainement. Tenteroit-on de peindre la ſurpriſe, l'indignation & la douleur du Comte, ne trouvant point de terme qui pût exprimer ce qu'il ſentoit? Il s'écria: ah! mon père, laiſſez-moi mourir plutôt.

M. d'Ornay, que le premier obſtacle ne rebutoit pas, auſſi entier dans ſes idées, que ſon fils étoit immuable dans ſes ſentimens, eſſaya de le ramener par degré à ſon opinion; mais ce fut en vain. Les raiſonnemens les plus ſpé-

cieux, les tableaux les plus ſéduiſans, les inſtances, les menaces, les larmes, rien ne put l'ébranler. M. d'Ornay, qui ne voyoit que par le microſcope de ſa paſſion, ne pouvoit concevoir que celle du Comte ne pût ſe prêter à un arrangement qui lui paroiſſoit tout ſimple.

Que trouvez-vous d'étrange, mon fils, lui dit-il, dans mes propoſitions ? Je ſais le choix que votre cœur a fait ; je l'approuve au ſeul égard qui doit le plus flatter un homme de votre âge. Je conſens que vous reſtiez attaché à Valianne ; je m'engage même à faire couronner votre flamme ; & vous refuſeriez de remplir l'engagement que j'ai pris pour vous de faire votre bonheur & le mien ? Mille

morts, mon père, toutes armées de ſupplices, me ſeroient moins affreuſes que le partage que vous propoſez. Non, je ne puis aimer que Valianne, & l'aimer d'un amour auſſi pur que ſon cœur.... Ah! mon père, vous la connoiſſez, & vous pouvez l'outrager au point d'eſpérer qu'elle ſeroit capable d'une foibleſſe? Croyez, mon père, qu'il faut tout mon reſpect, tout mon amour pour vous, pour dévorer l'injure que vous lui faites: daignez lui rendre plus de juſtice, & à moi auſſi. Ne vous ai-je pas dit que le don de ſa main étoit le premier bien que je déſirois d'elle? Le bonheur de paſſer ma vie avec elle, de ne m'en ſéparer qu'à la mort: voilà pour votre malheureux fils le comble de la félicité.

Hélas ! elle eſt plus néceſſaire à mon exiſtence que l'air que je reſpire : je ſens qu'un ſeul de ſes regards me rendroit la vie, & j'expire de douleur de ſonger que je n'ai pu m'en faire aimer, que je ne dois pas même y prétendre.... Qui peut en être digne ? — Toi, mon cher enfant, ſi tu veux t'abandonner à mes conſeils, ſi tu es prêt d'obéir à un père qui te ſacrifie tout, excepté ton propre bonheur, un mariage.... — Qui eſt l'horreur de tous mes ſens. N'en parlons plus, mon père, c'eſt la ſeule & dernière grace que je vous demande. Quand je ſerois ſûr d'obtenir la main de Valianne, je ſaurois y renoncer malgré tout mon amour, ſi vous l'exigiez. Ne faites donc pas plus de violence à mon

triſte cœur; & puiſqu'il eſt incapable de porter atteinte à vos droits, qu'il vous prie de les reſpecter à jamais, daignez ménager les ſiens. Maîtriſé par une paſſion malheureuſe, que puis-je faire de plus ? J'oſe vous ſupplier de conſentir que la loi ſoit égale entre nous. — Quel oubli, mon fils ! vous oſeriez meſurer vos droits aux miens ! Qu'avez-vous fait pour moi juſqu'à ce funeſte jour ? Eh ! quel eſt celui qui n'a pas été marqué par les preuves de mon amour, & d'un amour ſans bornes ? — Ah ! je le ſens trop. Eh bien, je vais ſatisfaire mon père ; je le veux, je le dois. Oui, au prix de ma vie, dès demain je ſuis prêt à remplir les engagemens que vous avez pris pour moi.

Sa voix, ſes yeux, tous ſes traits étoient ſi altérés en prononçant ces mots, que loin de tranquilliſer M. d'Ornay, il prit les plus vives alarmes ſur la ſecrette réſolution de ſon fils, craignant par deſſus tout de le perdre. Plus attaché à ſa vie qu'à l'exécution de ſes propres deſſeins, il ſentit la néceſſité de ménager un cœur que la véhémence de ſes paſſions porteroit au dernier attentat ſur lui-même, ſi on le contraignoit. — Crois-tu, mon enfant, reprit avec douceur le Marquis, que ton père pût être ſatisfait d'une obéiſſance qui te feroit ſi odieuſe ? Va, ton déſeſpoir m'a mieux appris à lire dans ton cœur, que tes confidences ; & ſi tu ne veux rien cacher à ton ami, tu lui confeſſeras

que les ſuites de ta réſignation affligeroient plus ton tendre père, que ta réſiſtance.... Le Comte ne répondit que par un ſoupir. M. d'Ornay ſe retira en l'aſſurant qu'il ne lui en parleroit plus, à moins que le temps n'effaçât de ſon cœur une impreſſion funeſte à leur commun bonheur.—Ne l'eſpérez pas, mon père, s'écria le Comte : non jamais, tant que je reſpirerai, je ſens que j'adorerai Valianne.

Quoique le Marquis fût ſans eſpoir de ramener ſon fils à ſes ſentimens, il ne prévint point la Ducheſſe ſur l'obſtacle invincible à former l'union qu'ils déſiroient tous deux. La maladie du Comte ſervoit de prétexte au retardement du mariage. Il garda également le ſilence *avec ſa précieuſe amie.* Il

vouloit pour dernière reſſource, mettre l'amour aux priſes avec le temps, & eſſayer ſi ce dernier ne ſeroit pas le vainqueur; mais il fut bientôt contraint d'abandonner cette funeſte épreuve. La ſanté du Comte s'affoibliſſoit davantage. Perſuadé que Valianne avoit refuſé ſon hommage, ou que ſon père ne conſentiroit jamais à ſon bonheur, il ne déſiroit que le néant. Une langueur mortelle conſumoit les reſtes d'une vie dont il ne ſupportoit le fardeau que par reſpect pour la promeſſe qu'il avoit faite. Son état devint ſi dangereux, que M. d'Ornay vit qu'il falloit non-ſeulement renoncer à tous ſes projets, mais encore perdre l'unique bien qui l'attachoit au monde, s'il ne ſe réſolvoit

à un double ſacrifice. Bien convaincu de cette juſte néceſſité, il avoua *à ſa précieuſe amie* la douloureuſe poſition où il étoit. Valianne reçut ce ſecret à titre de confidence, & dit au Marquis de ménager la ſenſibilité de ſon fils, en lui promettant de conſentir à un mariage ſi diſproportionné, ſi elle ne s'y oppoſoit pas. Elle s'engagea à lui écrire une lettre capable de le guérir de ce qu'elle appelloit ſa folle paſſion. M. d'Ornay ne ſe diſſimula pas, ni à Valianne, que ce ſeroit une vaine tentative; que d'ailleurs il étoit eſſentiel d'épargner l'amour-propre de ſon fils, ſi l'on ne vouloit aggraver ſes maux. La ſage veuve promit de tout concilier. Le Marquis s'en raporta entierement à ſa prudence.

La ſienne lui avoit ſi mal réuſſi, qu'il n'oſoit plus s'y confier, ni avoir d'avis ſur ſes propres intérêts. Lorſqu'il fallut écrire, Valianne ſentit tous les inconvéniens de la tâche qu'elle avoit priſe : rien de plus embarraſſant à ſes yeux que ſa poſition. A ſon âge, ſans naiſſance, ſans fortune, ſe voir l'objet d'une paſſion ſans bornes ; ſentir tout le prix d'un amour ſi rare ; connoître & admirer le mérite de celui à qui on l'inſpire ; ne trouver dans les raiſons de réſiſter à un attrait ſi flatteur que des motifs capables d'y faire céder ; combattre le préjugé avec la raiſon même, & cependant ce dernier reſter le vainqueur : voilà ce que Valianne éprouvoit confuſément, & ce qui lui auroit fait préférer le ſilence,

comme elle avoit fait juſqu'à ce moment, ſi elle n'eût pas promis de travailler de tout ſon pouvoir à guérir ſon malheureux amant. La crainte de mettre ſon ame à découvert, ne fût-ce qu'à ſes propres yeux, auroit ſeule ſuffi pour la déterminer à tenir ſa promeſſe. Elle ne redoutoit pas moins que ſon précieux ami ne pût ſoupçonner ce qui ſe paſſoit au fond de ſon cœur. Elle auroit été au déſeſpoir que le Comte pût penſer qu'elle eût conçu de l'amour pour un homme de ſon âge. Une pudique honte couvroit ſon viſage de rougeur chaque fois qu'elle y ſongeoit. Ce dernier ſentiment l'emporta, & lui donna la force d'écrire ce qui ſuit.

*Lettre de Valianne au Comte.*

„ J'ai appris, mon cher Comte ;
„ avec autant de ſurpriſe que de
„ douleur, la cauſe du refus que
„ vous faites d'unir votre ſort
„ à celui de la plus aimable per-
„ ſonne du monde. Je n'entrepren-
„ drai point de vous peindre tout
„ le chagrin que vous cauſez au
„ meilleur des pères. Son abatte-
„ ment & ſa triſteſſe ont trop dû
„ vous le prouver ; & tout ce que
„ votre cœur n'auroit point ſenti
„ à cet égard, je n'y ſupplérois
„ pas, quelque vivement que j'en
„ ſois touchée. Mais ce que dans
„ votre funeſte prévention vous
„ n'avez pas eu la force d'exami-
„ ner, je dois avoir le courage de
„ vous l'obſerver. J'eſpere m'en

„ acquitter avec d'autant plus de
„ ſuccès, que vous ne pouvez me
„ ſuppoſer l'intention de me dé-
„ priſer, encore moins de m'avilir,
„ pour donner plus de poids à mes
„ raiſons. Ce ſeroit porter l'amour
„ de votre bonheur à un point de
„ perfection dont je me ſens inca-
„ pable. La vérité dépouillée de
„ toute modification avantageuſe
„ ou contraire, eſt plus que ſuffi-
„ ſante pour détruire le fantôme
„ de perfection que votre imagina-
„ tion s'eſt créé. Songez-vous bien
„ pour qui vous renoncez à Made-
„ moiſelle de. . . ? Si votre eſprit
„ prévenu ne vous a pas permis d'en
„ faire le parallèle, le mien déga-
„ gé de tout motif étranger, vous
„ repréſentera qu'une femme ſans
„ jeuneſſe, ſans beauté, ſans for-

„ tune & ſans naiſſance, quelques
„ qualités qu'elle ait d'ailleurs, ne
„ peut & ne doit pas l'emporter
„ dans votre cœur ſur celle qui réu-
„ nit tous ces avantages. Croyez,
„ mon cher Comte, qu'en tout
„ état de cauſe, votre attachement
„ paroîtroit biſarre. La nature, le
„ préjugé, l'expérience, tout dé-
„ poſe contre lui. Quelle douceur
„ pourriez-vous vous promettre
„ d'une union que le ſort même
„ combat ? Ce n'eſt en effet ni
„ votre père, ni Valianne, qui refu-
„ ſent de combler vos vœux ; c'eſt
„ la Providence, qui ne nous deſ-
„ tina jamais l'un à l'autre. Si le
„ Ciel eût voulu unir nos deſti-
„ nées, il les eût rendues plus ſem-
„ blables ; notre âge, notre fortu-
„ ne, les prérogatives de la naiſ-

„ ſance ; tout cela eût été plus ana-
„ logue ; il n'eût pas permis que
„ l'harmonie de ſes décrets parût
„ troublée aux yeux du monde,
„ par une paſſion ſi extraordinaire.
„ Vous voyez, mon cher Comte,
„ que vous n'avez rien à reprocher
„ aux hommes, à l'autorité pater-
„ nelle, ni à l'inſenſibilité de celle
„ que vous aimez ; vous n'en pou-
„ vez accuſer que le deſtin : vous
„ ne pouvez non plus vous plain-
„ dre de ſa rigueur ; car il vous
„ a favoriſé de tout ce qui peut
„ ſervir à faire votre bonheur. Ces
„ mêmes avantages qui ſont enviés
„ de tous les infortunés, vous en
„ faites aujourd'hui votre tour-
„ ment ; mais un temps viendra où
„ vous reconnoîtrez que vous êtes
„ du nombre de ces êtres privilé-

„ giés, faits pour être heureux ;
„ ſi l'abus de toutes les proſpéri-
„ tés humaines ne les mettoit
„ au niveau, ſouvent au-deſſous
„ des plus indigens. Vous voulez
„ mourir, mon cher Comte, vous
„ qui n'avez encore rien connu,
„ rien goûté ni épuiſé ; vous qui
„ aimez la vertu, & à qui, par ce
„ ſeul amour, il reſte mille jouiſ-
„ ſances délicieuſes à goûter en la
„ pratiquant ? Vous en avez le pen-
„ chant & la faculté. Rappellez-
„ vous ce jour, cher à mon ſou-
„ venir, où votre ame agrandie
„ à vos propres yeux, vous fit
„ éprouver le moment le plus doux
„ de votre vie. Il eſt en votre pou-
„ voir d'en faire naître ſouvent de
„ ſemblables. Je n'ai pas le même
„ avantage ; cependant le peu que

„ je puis, me fait aimer l'exiſten-
„ ce quand je ne pourrois l'em-
„ ployer qu'à la conſolation de mes
„ amis, je la chérirois encore,
„ quoique ma ſenſibilité pour les
„ malheureux me fît porter mon
„ ambition beaucoup au-delà. Je
„ ſais me contenter du lot que le
„ ſort m'a aſſigné; je n'ai point
„ murmuré contre ſa rigueur juſ-
„ qu'à ce moment : mais je vous
„ avoue, mon cher Comte, que
„ ce que je viens d'apprendre, ex-
„ citeroit en moi les plaintes les
„ plus amères, ſi je n'en ſentois
„ l'inutilité. N'eſt-il pas doulou-
„ reux en effet, que des ſentimens
„ capables de combler de joie une
„ femme digne de vous, ne ſem-
„ blent avoir pris naiſſance dans
„ un cœur comme le vôtre, que

„ pour me mortifier, que pour me
„ faire ſentir la diſtance qui nous
„ ſépare? Diſtance qui m'a tou-
„ jours paru chimérique au tribu-
„ nal de la raiſon, mais dont je ſen-
„ tirois tout l'aſcendant, ſi ma
„ fierté étoit obligée de lutter con-
„ tre le préjugé. Hélas! juſqu'à ce
„ jour je n'avois pas ſongé que
„ mes parens n'étoient pas nobles;
„ qu'un pareil ſoupir me feroit
„ rougir. Je n'avois pas plus re-
„ gretté ma première jeuneſſe. Sa-
„ tisfaite de l'avoir paſſée dans
„ l'eſtime & l'empreſſement des
„ perſonnes aſſorties à mon âge,
„ je ne pourrois regarder mainte-
„ nant que comme une faveur les
„ ſoins d'un homme plus jeune que
„ moi. Que cette penſée ſeroit
„ humiliante pour Valianne! Ah!

„ jamais je ne ſerois aſſez inſenſée
„ pour expoſer le bonheur de ma
„ vie, ni celui de mon cher Comte,
„ à une pareille épreuve. Vous
„ m'eſtimez aſſez, mon jeune ami,
„ & vous avez aſſez de confiance
„ en la franchiſe de mon caractè-
„ re, pour ſentir la vérité & la
„ force de mes raiſons. Ne voyez
„ qu'elle dans les obſtacles invin-
„ cibles qui viennent de moi. Ne
„ mettez rien ſur le compte de l'in-
„ différence. Ma conſtante amitié
„ vous convaincra que ſi le haſard
„ m'eût fait naître toute autre, je
„ n'aurois pas refuſé un bonheur
„ fait pour flatter la femme la plus
„ délicate.

Valianne relut pluſieurs fois ſa lettre; il lui parut qu'elle n'y avoit

mis que de la raiſon & de l'honnêteté. Le Comte y vit encore moins que cela. Les amans ſont biſarres, ſur-tout les caractères timides; on ne peut rien leur laiſſer à deviner; ils prennent pour de l'indifférence les combats de l'amour & de la pudeur. Valianne avoit non-ſeulement des préjugés à vaincre, mais encore des vérités à combattre, ſon âge, la grande jeuneſſe de ſon amant, & ſa légéreté. Il étoit donc tout ſimple qu'elle réſiſtât, & que de bonne foi elle voulût renoncer à un bien inſéparable de beaucoup de peines. Le Comte ne voyoit que le refus, ſans en examiner les motifs. Plus déſeſpéré qu'avant la lecture de cette lettre; intimément perſuadé qu'au fond il étoit dédaigné,

il ſentit l'impoſſibilité de ſurvivre à ce qu'il regardoit comme le comble du malheur & de la honte ; car il croyoit toujours avoir à rougir d'aſpirer à la poſſeſſion d'un cœur dont on ne le trouvoit pas digne. Il ſe fit un droit du mauvais ſuccès de la démarche de ſon père ; il l'accuſa même d'avoir ſuggéré une partie des ſentimens qui le déſoloient. Par là il ſe crut dégagé de la parole qu'il avoit donnée de conſerver ſes jours. Ne pouvant ſe procurer les moyens propres à le délivrer promptement de ſes maux, il réſolut de refuſer tout ſecours. Ainſi ſa mort devenoit une vengeance, quoiqu'il crût ne céder qu'à l'excès de ſon malheur. Le ſilence qu'il garda, & la conduite qu'il tint depuis la lettre de

Valianne, ne laiſſerent aucun doute à ſon père ſur ſon funeſte deſſein. Tout entier à ſa douleur, ne voulant voir perſonne, redoutant par-deſſus tout la préſence du Marquis, il trouvoit une ſorte de douceur à mourir par le ſentiment dont il étoit conſumé. Quelque alarmé que fût M. d'Ornay, un reſte d'eſpoir lui donna la force de pouſſer l'épreuve juſqu'où elle pouvoit aller, ſans mettre la vie de ſon fils en danger. Que de douleurs & de violence il en coûta à ſon cœur paternel ! Mais voulant avoir tout tenté, juſqu'au ſacrifice de ſon amour, avant de ſe rendre à une paſſion qui renverſoit tous ſes projets, il avoit fait dire au Comte qu'il ne s'oppoſeroit point au deſſein qu'il avoit formé ;

qu'il le perdroit ſans regret, puiſque ni la tendreſſe filiale, ni la reconnoiſſance, ni la lettre conſolante de Valianne, n'étoient capables de le ramener à des ſentimens dignes de l'éducation qu'il avoit reçue. Cette apparence d'abandon, loin d'aigrir les chagrins du Comte, ne ſervit qu'à lui donner plus de fermeté. Sa ſeule peine, en renonçant à la vie, étoit d'affliger ſon père. Il aſſura qu'il mourroit le plus content des hommes, maintenant qu'on avoit diſſipé ſes craintes. M. d'Ornay s'étoit mis à portée de l'entendre. Il trouva tant de candeur & de ſentimens dans tout ce qu'il dit à la perſonne chargée de ſes inſtructions, qu'il prit ſon parti ſur le champ; & pour s'ôter tout moyen de varier ſur ce

point, il écrivit à la Ducheſſe qu'il ne lui étoit plus permis de ſonger à l'honneur de ſon alliance ; il lui avoua avec une noble franchiſe les raiſons d'une rupture ſi ineſpérée. Cette démarche étoit la plus terrible pour lui. Il en méditoit une qui lui ſembloit plus facile, & qui cependant devoit lui coûter infiniment davantage. Il s'agiſſoit d'obtenir de Valianne qu'elle voulût épouſer ſon fils. Etre forcé de ſolliciter comme une grace une choſe où l'on ſe croit léſé ; prier, tandis que dans toute autre poſition, l'univers bouleverſé lui auroit paru moins affreux qu'une telle union. Sa fierté ſe révoltoit à cette ſeule penſée ; mais que ne peuvent point les paſſions ſur les ames vives ! La tendreſſe paternelle étoit

auſſi puiſſante ſur le Marquis, que l'amour ſur le Comte. Il faut des cœurs brûlés par leurs propres ſentimens, pour produire de ces phénomènes que les ames froides ou corrompues trouvent ſi étranges.

Le Marquis n'eut pas plutôt étouffé ſon ambition, vaincu ſon orgueil, que toute la force de ces deux paſſions tourna au profit de la ſeule qui lui reſtoit dans ce moment de criſe. Il courut chez Valianne; il ſe préſenta à elle les yeux baignés de larmes. L'auſtère veuve ſe troubla, & ne demanda qu'en tremblant la cauſe des pleurs qu'elle voyoit. — Je l'avois prévu, lui dit M. d'Ornay en exhalant un ſoupir amer & tendre, que je perdrois mon fils: il a réſolu ſa mort, & il ſe meurt. — O Ciel! ô mon

précieux ami, que dites-vous ? Eſt-il poſſible ? Ah Dieu ! puis-je aſſez partager votre douleur pour l'adoucir ? — Il n'eſt qu'un moyen, mon unique amie, de me rendre ce fils pour qui j'ai tout ſacrifié, juſqu'au bonheur de vous poſſéder. — Vous n'en avez jamais eu la penſée, Marquis. Pourquoi vouloir me flatter ? Eſt-ce pour me bien diſpoſer à ce que vous avez à me demander ? Ne devez-vous pas aſſez compter ſur mon amitié ? Ne m'a-t-elle pas fait faire ce qui répugnoit le plus à ma raiſon ? Je n'ai plus rien de ſemblable à craindre ; ainſi parlez. Que ſouhaitez-vous ? Que puis-je faire ? — Epouſer mon fils. — Quelle idée, Monſieur ! Chercheriez-vous à tendre un piége à mon

amour-propre ? Me ſuppoſeriez-vous aſſez extravagante ou aſſez vaine pour croire que cette propoſition eſt faite ſincerement ? — Ma chère Valianne, voilà encore de vos doutes offenſans. Je vous parle plus ſérieuſement que vous ne penſez, puiſqu'il y va de la vie de mon fils, de la mienne ; car je ſens que je ne ſurvivrois point à ſa perte. Il ne forme d'autres vœux que celui d'unir ſon ſort au vôtre. Trop convaincu de l'inutilité de ma réſiſtance, j'ai rompu mes engagemens avec Madame la Ducheſſe. Mon fils l'ignore ; je ne veux le revoir que lorſque je pourrai lui donner l'heureuſe nouvelle de votre conſentement. Je ſais à n'en pouvoir douter, qu'il m'accuſe d'être la cauſe de vos

refus. Votre lettre l'a jetté dans le déſeſpoir ; rien n'eſt capable de le rappeller à la vie, que la certitude de la paſſer avec vous. Refuſeriez-vous de mettre le comble à ſon bonheur par une voie auſſi honnête ? — Dites plutôt auſſi honorable, Marquis. Dites ce que vous penſez. Je ſais que le monde l'enviſageroit ainſi ; mais ce qui flatteroit la vanité d'une autre, bleſſeroit mon amour-propre. Je ne me diſſimule point de quel œil on verroit une alliance auſſi biſarre dans l'ordre des choſes ; & vous-même, Monſieur, auriez-vous la foibleſſe de céder pour quelques alarmes, & de vous attirer d'éternels reproches par une condeſcendance qui n'a point d'exemple ? — Il eſt trop vrai, ma

tendreſſe a-t-elle ſon égale ! Que ceux qui me jugeront prennent mon cœur, qu'ils aiment comme je fais, qu'ils en ſoient capables ; & je ſerois applaudi par toutes les ames ſenſibles. — Vous êtes père, Marquis ; à ce titre votre indulgence a ſon excuſe dans votre amour. Quant à moi, je vous déclare que je ne puis ni ne dois m'expoſer à devenir la fable du public. La ſeule choſe qui pût me faire trouver grace à ſes yeux, ce ſeroit l'amour ; & l'amour à mon âge, ſur-tout pour un homme plus jeune que moi, ne ſeroit-il pas ridicule ? Ne m'en feroit-on pas un crime ? — Quoi, une crainte ſi frivole ſeroit capable de vous arrêter ? Jouiſſant encore de toute la fraîcheur de la jeuneſſe, de tous

les charmes de la beauté, vous n'oseriez aimer, ou plutôt vous rougiriez qu'on pût vous taxer d'être sensible? Ah Dieu! l'ame a-t-elle un âge, tant qu'elle est capable de tendresse; la vôtre surtout, privilégiée de tous les dons les plus rares? Ah! jamais, jamais vous ne cesserez d'être aimable. — Cela pourroit être aux yeux de celui à qui j'aurois inspiré une véritable passion; mais c'est ce qu'on ne doit point espérer d'un homme de vingt ans. D'ailleurs quand il seroit possible que ce phénomène eût lieu pour moi, que je fusse assez heureuse pour en être convaincue, le monde révoqueroit toujours en doute son existence; ou si l'on y ajoutoit foi, la malignité, l'envie, ne manque-

roient pas de prétextes, même de raisons, pour me juger indigne de ce bonheur. Mon âge seroit mon plus grand tort à ses yeux, parce que je touche au terme où l'on suppose la force de vaincre ses penchans. L'on me reprocheroit ma naissance, mon défaut de fortune. J'entends mille épithètes injurieuses dictées par la jalousie, mille cris deshonorans s'élever contre moi. Ah! Marquis, voudriez-vous que votre amie, que celle qui vous a immolé plus qu'elle n'ose vous dire, devînt un objet de raillerie, peut-être de mépris? Après avoir joui de l'estime publique, voudriez-vous que je ne trouvasse que des sujets de honte dans ce qui feroit la gloire de toute autre? — En quoi donc, Ma-

dame ; auriez-vous à rougir de devenir ma fille ? — Hélas ! faut-il vous le répéter ? faut-il m'abreuver de ce vaſe d'amertume juſqu'à la lie ? Ce ſeroient vos pareils qui me couvriroient de confuſion ; ce ſeroit votre famille, votre ſociété, qui me dédaigneroit, qui me repouſſeroit loin d'elle ; & ne pouvant plus vivre avec mes égaux ni les vôtres, je ſerois réduite à regarder mon hymen comme un opprobre. — De quelles terreurs votre eſprit eſt frappé ! Pourquoi, chère Valianne, craindre un ſort que vous n'éprouverez jamais ? — Je le mériterois ſi j'avois la foibleſſe de m'en flatter, & c'eſt ce que je ne ferai jamais. Qu'ai-je à déſirer pour expoſer le reſte d'une vie paiſible à des troubles & à des regrets éternels ?

nels ? Grace à vos bienfaits & à ma modération, il ne me manque rien pour couler des jours ſereins. Je jouis de la conſidération la plus flatteuſe, puiſqu'elle eſt perſonnelle ; je ne la dois ni au rang, ni à la fortune ; elle eſt la récompenſe d'une conduite irréprochable. Mes parens ne ſont pas illuſtres ; mais ils ſont honnêtes ; ne pouvant m'enorgueillir de la nobleſſe de leur origine, je m'honore de leurs ſentimens. J'ai ſi bien choiſi ma ſociété, que je ſuis ſûre qu'aucun de mes amis n'a encore ſongé que je ſuis d'une extraction commune ; & vous voudriez qu'avec la façon de penſer que vous me connoiſſez, je m'expoſaſſe au haſard de rougir plus d'une fois d'une choſe dont je me ſuis fait

gloire jusqu'à ce jour? Et que sais-je si ma réputation respectée jusqu'à présent, ne seroit point attaquée? On m'accuseroit peut-être d'ambition, de séduction. — Vous serez à l'abri de pareils soupçons, lorsqu'on me verra applaudir au choix de mon fils, & partager sa joie. — Marquis, vous promettez infiniment plus que vous ne pouvez tenir: vous avez vous-même au fond du cœur la conviction de tout ce que je vous dis; mais des alarmes qui ne seront que passageres, ne vous laissent envisager que le présent; qu'il ne soit pas tout pour vous, mon digne ami; vous me saurez gré un jour d'avoir su me défendre d'une chose qui rendroit trois personnes également malheureuses. — Quelle in-

jure vous faites à l'amour du Comte ! — Lui, Monſieur ! hélas ! il ſeroit peut-être le premier à s'en repentir ; ſa paſſion une fois ſatisfaite, il ne verroit plus en moi qu'une femme ſur le retour, dont les charmes lui paroîtroient d'autant plus affoiblis qu'ils auroient eu de pouvoir ſur ſon cœur. Et vous, Monſieur, vous paſſeriez le reſte de votre vie à déplorer une union diſproportionnée, malheureuſe, que vous auriez pu empêcher, & que cependant votre imprudence ſeule auroit fait naître. Plût au Ciel que j'euſſe eu la fermeté dans le temps de vous réſiſter ſans retour, comme je fais aujourd'hui ! — O Valianne ! n'achevez pas de m'accabler par le reproche de votre précieuſe condeſcen-

dance. Si je me ſuis trompé dans le choix des moyens; ſi ce même moyen conduit mon fils au tombeau, je ne vous en ai pas moins l'obligation d'avoir ſervi de préſervatif à ſa bouillante jeuneſſe; & ce qu'il y a de plus précieux, vous avez ſauvé ſes mœurs de la corruption. L'innocence de ſon cœur qui rend ſa paſſion ſi vive; l'honnêteté de ſes ſentimens pour vous; car vous ignorez juſqu'où ils vont, & juſqu'où j'ai pu m'égarer dans mes projets ambitieux: tout cela eſt votre ouvrage; & vous auriez la barbare fierté de le laiſſer expirer d'amour, d'un amour que vous avez allumé par l'excès même de vos rigueurs? — Comment, Monſieur, oſeriez-vous m'imputer vos propres fautes? ou vous ſeriez-

vous flatté que je me conduirois différemment que je ne l'ai fait ? — Non, je ne l'ai jamais eſpéré ; je connois trop votre vertu ; cependant je vous confeſſe que je l'ai déſiré. Il y a peu de temps que j'ai même porté l'oubli, juſqu'à promettre à mon fils le comble de vos bontés, s'il rempliſſoit les engagemens que j'avois pris pour lui. — O Ciel ! Quoi ! vous avez pu.... Quel affreux deſſein ! — Accablez-moi de votre indignation, je la mérite ; mais quelque extrême qu'elle puiſſe être, elle ne ſauroit égaler celle que le Comte reſſentit à cette propoſition.... La mort, s'écria-t-il, me paroît préférable, plutôt que de faire cette injure à ce que j'honore le plus.

La tendre & ſévère veuve ſe

troubla, rougit, baiſſa les yeux, & laiſſa échapper un ſoupir qui donna quelques eſpérances à M. d'Ornay; mais elles furent bientôt détruites par le ton froid & déciſif que Valianne ſut prendre, en proteſtant qu'elle ne conſentiroit jamais à un mariage qui lui paroiſſoit hors de toute convenance. — Elles ne ſont plus rien à mes yeux, lui dit le Marquis, dès qu'il s'agit du bonheur de mon fils. Faut-il pour la ſeconde fois tomber à vos pieds, ajouta-t-il avec véhémence, vous demander la vie de cet enfant chéri?... N'expié-je pas aſſez mes erreurs, mon oubli par cet abaiſſement? Parlez, que faut-il faire de plus? Qu'exigez-vous? — Ce qui n'eſt point en votre pouvoir, ce qui n'eſt pas

même en celui de la nature, dix années de plus à votre fils, ou de moins à moi; peut-être que dans cette position je pourrois me résoudre à faire le sacrifice de tous mes autres motifs.... Valianne rougit en achevant ces mots. M. d'Ornay s'en apperçut, & en homme plus habile à saisir l'instant favorable, qu'à imaginer & à calculer les moyens de prévenir les malheurs, il embrassa les genoux de l'austère veuve avec transport; puis prenant une de ses mains qu'il pressa tendrement contre son sein: Eh bien, chere Valianne, puisque l'âge de mon fils est le plus grand obstacle à vos yeux, puisque vous ne pouvez prendre confiance en la durée de son amour, puisqu'enfin je suis mal-

heureuſement condamné à le perdre par vos cruels refus, vous me devez un dédommagement, vous ſeule pouvez m'attacher à la vie. Je vous offre mon cœur & ma main.... Valianne pâlit, trembla à cette propoſition, ſes yeux ſe remplirent de larmes, elle n'eut pas la force de proférer une parole. Le Marquis plus maître de lui-même, & ne voulant que faire un eſſai ſur l'ame ſenſible de ſa précieuſe amie, la preſſa par les plus vives inſtances de s'expliquer. — Si ma propoſition vous offenſe, lui dit-il, faites-moi donc connoître en quoi? Par mon âge & par la conſtance de mon attachement, vous êtes à l'abri des deux inconvéniens que vous ſemblez le plus redouter. — Il eſt vrai, répon-

dit la ſage Valianne, en exhalant un ſoupir mêlé d'une tendre confuſion ; mais je ne puis définir ce qui ſe paſſe dans mon ame..... O Monſieur d'Ornay, quel jour funeſte venez-vous d'y répandre ! De quel artifice vous êtes-vous ſervi pour pénétrer un ſecret que je me cachois à moi-même ? Ou s'il étoit vrai que je puſſe contribuer à votre bonheur, pourquoi avez-vous attendu ſi tard ? Pourquoi le déſirez-vous dans un temps où il n'eſt plus en mon pouvoir de répondre à vos vœux ? Fuyez-moi, oubliez-moi ; je ſuis cent fois plus malheureuſe que vous. — Vous ne l'êtes que parce que vous le voulez bien. Que mon exemple vous ſauve de votre malheur. Qui fut plus eſclave que moi des préjugés du

monde ? Qui ſacrifia plus à ſes maximes, à ſes uſages ? Je m'étois créé un bonheur ſelon la ſociété qui ne pouvoit être le mien, puiſqu'en voulant effectuer mes ambitieux projets, je me mettois ſur le point de perdre ce que j'ai de plus cher. Ne ſoyons pas trois victimes du reſpect humain. Ah ! ſi mon cœur ne ſe trompe pas ſur ce que je crois lire dans le vôtre, & que vous veuilliez écouter ce qu'il vous inſpire, je vais rendre la vie & la joie à mon cher fils. — Quoi donc, Marquis, s'écria Valianne avec émotion, ne le croyez pas; je ne l'aime pas au point de ne pouvoir vaincre ma tendreſſe. Ah ! j'en triompherai : oui, je dois la combattre plus que jamais. O Ciel ! avant ce fatal artifice, j'aurois pu

me flatter de ne céder qu'à la reconnoiſſance, à la pitié; maintenant je ſais que je ferois peut-être encore plus pour moi que pour le Comte! — Hé bien, ma chère Valianne, il en ſera plus heureux. Votre pitié eût-elle ſuffi à un amour comme le ſien? — Quoi qu'il en ſoit, mon unique ami, ne lui dites rien, ne lui promettez rien encore; donnez-moi le temps de m'examiner. — Hélas! le moindre délai peut nous le ravir. Vous ne pouvez vous figurer ſa ſituation; depuis deux jours il eſt abandonné à tout l'excès de ſon déſeſpoir. Il n'a pas moins fallu que cette affreuſe extrémité, je l'avoue, pour produire l'étrange révolution qui s'eſt faite dans mes idées. — Que vous êtes dé-

ſeſpérant, Marquis! accordez-moi quelques inſtans; dans peu vous apprendrez ma réſolution.

Le Marquis ne crut pas devoir inſiſter davantage ; il laiſſoit ſa précieuſe amie dans de trop tendres diſpoſitions pour en craindre le réſultat ; cependant il ne voulut point voir ſon fils avant d'avoir la parole de Valianne. La ſenſible veuve l'avoit déja prononcé dans ſon cœur. Son ame tendre, auſſi ſoumiſe à l'amour, qu'elle y avoit été rebelle juſques-là, ne cherchoit qu'un moyen honnête de développer ſes ſentimens d'une manière conforme à ce qu'elle éprouvoit. A peine le Marquis l'eut-il quittée, qu'elle lui écrivit ce qui ſuit.

*Lettre de Valianne à M. d'Ornay.*

» C'en eſt donc fait, mon cher
» Marquis, votre amie aime, &
» aime avec paſſion..... Quelle
» rougeur enflamme mes joues !
» Que je ſerois malheureuſe, ſi la
» violence de cette paſſion pou-
» voit s'affoiblir un jour ! Je ſens
» qu'il n'y a que ſa force qui puiſſe
» ſervir d'excuſe à l'union que je
» vais former. Quel rapide paſſage
» de la ſageſſe au délire ! J'en-
» mourrois de honte, ſi mon pro-
» pre témoignage ne me ſauvoit
» de ma confuſion ; mais la conſ-
» tance de mes combats, la ſincé-
» rité de mes refus, juſtifient à mes
» yeux la ſubite révolution que
» votre adreſſe a fait naître. Que
» n'aurois-je point à vous repro-

» cher, mon trop habile ami, ſi mon
» caractère admettoit ces petits dé-
» tours qui n'en impoſent qu'aux
» hypocrites ? Mais auſſi franche
» par principe que par goût, je
» veux qu'on me connoiſſe telle
» que je ſuis. J'ai réſiſté de bonne
» foi à l'amour du Comte, au
» mien ; j'avois les plus puiſſans
» motifs pour le combattre ; je l'ai
» fait avec ſuccès juſqu'au moment
» où vous avez eu l'art de le faire
» éclater à mon inſçu. J'avoue
» donc qu'il me ſeroit plus diffi-
» cile maintenant de l'étouffer,
» qu'il ne me l'a été de le vaincre
» pendant plus de deux années.
» Je connois peut-être encore
» mieux que vous le prix du cœur
» que la raiſon me forçoit de re-
» pouſſer. Les ſentimens qu'il a

» témoigné pour moi dans cette
» circonſtance, & dont vous avez
» bien voulu être l'interprête, me
» le font adorer. Oui, mon digne
» ami, je ſens qu'un amour comme
» le ſien mériteroit la tendreſſe réu-
» nie, accumulée de mille cœurs
» pour être mieux aimé; mais aſ-
» ſurez-le bien que tout ce que ma
» poſition, tout ce que le devoir
» lui a ravi, l'amour le lui rendra
» au centuple. Je ne mets qu'une
» ſeule borne à ma tendreſſe;
» c'eſt que le Comte examine s'il
» aura le courage de vivre dans
» la ſolitude; nous irions établir
» notre demeure dans votre terre,
» ſéjour délicieux, puiſque j'y réu-
» nirai tout ce que j'aime. Loin du
» monde, nous n'entendrions ni
» ſes murmures, ni ne craindrions

» ſa cenſure. Mon cher Comte
» n'auroit point de froides rail-
» leries à eſſuyer, ni moi de mor-
» tifications à redouter. Loin de
» craindre d'être le ſujet d'une
» critique amère, nous pourrions
» devenir les objets de l'admira-
» tion & de l'amour d'une foule
» d'êtres que nous rendrions heu-
» reux par le ſeul ſuperflu em-
» ployé dans le monde pour ſe
» faire couvrir de ridicule. Voyez,
» mon digne ami, ſi le genre de
» vie que je propoſe ne vous ef-
» fraye point, & ſi je puis ſuf-
» fire au bonheur de mon cher
» Comte, comme il ſuffira au
» mien. Je ne balance pas à former
» des liens dans un âge où la li-
» berté eſt du plus grand prix
» pour qui ſait penſer.

M. d'Ornay fut transporté d'une joie aussi vive à la lecture de cette lettre, qu'il l'avoit été à celle de la Ducheſſe de .... Sa paſſion avoit changé d'objet. Il vola auprès de ſon fils; il lui dit dans l'enthouſiaſme du ſuccès : Lis cette lettre, baiſe-la mille fois, embraſſe ton tendre père, ton ami, & ſois heureux. Le Comte eut à peine la force de ſoulever ſa tête pour lire les caractères précieux de ſon idole. Trop foible pour ſuffire à l'excès d'un bonheur ſi ineſpéré, il s'évanouit dans les bras de ſon père. Rendu à lui-même par les ſoins les plus tendres : c'eſt bien maintenant, s'écria-t-il d'une voix foible mais touchante, ô le meilleur des pères, que je vous dois une ſeconde vie ! Oui, plus que la vie,

puiſque je vous dois un bien ſans lequel l'exiſtence eſt un fardeau dont je n'aurois jamais ſupporté le poids. Ah! croyez que toute la durée de la mienne ſera employée à contribuer à votre bonheur & à celui de ma chère Valianne. Aſſurez-la que c'eſt mettre le comble à ma félicité, d'exiger que je vive dans la retraite. Je ne veux & ne puis vivre que pour vous & pour elle. Mon père, mon tendre ami, ſouffrez que je vous donne ce nom, je connois toute l'étendue du ſacrifice que vous m'avez fait. Que ne ferois-je point pour vous obliger à vous en applaudir? Ah! je ſens que mon cœur... — Va, mon enfant, interrompit le Marquis, je ſuis payé en ce moment par l'eſpoir de

t'avoir arraché au trépas. Quant à l'avenir, ton bonheur peut ſeul faire ma récompenſe. Ne nous occupons plus que des moyens de l'accélérer.

Le Comte brûloit de revoir ſa chère Valianne ; elle-même en avoit la plus tendre impatience ; mais il étoit ſi exténué par le chagrin & le défaut d'alimens, qu'il fut forcé de garder le lit pluſieurs jours, pendant leſquels M. d'Ornay travailla avec la véhémence & la célérité de l'amant le plus paſſionné, à ce qu'il nommoit la félicité myſtérieuſe. Valianne, toujours eſclave de la bienſéance de ſon ſexe, n'oſoit ſuivre ce que ſon cœur lui inſpiroit. Néanmoins comme tout étoit extraordinaire dans la paſſion qu'elle avoit inſ-

pirée, dans celle qui la dominoit depuis que l'adreſſe du Marquis l'avoit forcée d'éclater, elle ne put tenir long-temps contre les ſollicitations de ſon amant, encore moins contre celles de ſa propre tendreſſe. Elle pria M. d'Ormay, en rougiſſant, de la conduire auprès de ſon fils. A peine apperçut-elle la porte de ſon appartement, que ſon émotion fut ſi vive, qu'elle héſitoit ſi elle devoit entrer. Le Marquis étonné, & ſentant la main qu'elle appuyoit ſur lui toute tremblante, lui demanda ſi elle ſe trouvoit mal. Cette queſtion faite de bonne foi, mais mal interprétée par la ſenſible veuve, redoubla ſon tendre embarras: elle entra, les yeux baiſſés & le cœur

palpitant, comme ſi elle avoit eu un examen ſévère à redouter. Chaque âge dans le ſexe a ſa pudeur, quoi qu'en puiſſent dire les perſonnes corrompues : ce ſentiment n'a point de terme dans une femme honnête & ſenſible ; il eſt même plus profond, plus impérieux à vingt-cinq & à trente ans qu'à quinze. Dans l'adoleſcence, la pudeur n'eſt qu'une leçon ; dans l'âge mûr, c'eſt une habitude.

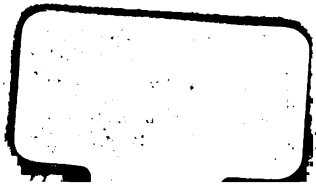
Valianne accoutumée à vaincre ſes tendres penchans, éprouvoit une confuſion en la préſence de ſon vainqueur. Sa ſituation étoit délicieuſe, quoiqu'embarraſſante. Cette délicateſſe fait ſentir & connoître l'amour par tous les points. Les regards, les tendres

étreintes furent le seul langage de ces heureux & rares amans.

Dès que le Comte fut en état de soutenir le voyage, ils partirent pour se rendre à la terre du Marquis, où ils furent unis. Ils goûterent le reste de leur vie un bonheur sans mêlange, parce qu'ils suivirent le plan de la sage Valianne. La bonté de son cœur, guidée par une raison éclairée, le lui avoit inspiré. Ils vécurent toujours à la campagne, ne connoissant, ne désirant de plaisir hors d'eux, que celui de faire des heureux.

M. d'Ornay trouvoit tant de douceur dans le genre de vie que sa respectable amie lui avoit fait connoître, qu'il avouoit de bonne

foi que la prudence humaine n'étoit que folie & vanité ; que l'amitié, l'amour & la bienfaiſance étoient les ſeules choſes capables de conſtituer le bonheur des belles ames.

*FIN.*

920036